



PARTIE INITIATIQUE

QU'EST-CE QU'UN INITIÉ ?

UNE des causes les plus fréquentes de l'obscurité apparente des études de science occulte, c'est sans contredit la confusion des termes employés par ceux qui traitent ces questions. Il est donc indispensable de bien définir tout d'abord les mots qu'on se propose d'employer, sous peine de tomber dans l'erreur que nous venons de signaler.

Peu de termes prêtent davantage à la confusion que celui d'*Initié*. Les uns considèrent l'initié comme l'être exceptionnel signalé avec vénération par tous les auteurs d'occultisme, les autres n'y voient qu'une signification bien moins élevée et qu'on peut appliquer assez généralement.

Il suffit de se reporter à l'acception primitive de ce mot pour voir que le dernier avis est le véritable. En effet, le titre d'initié dans l'antiquité indiquait simplement un homme instruit et les degrés d'instruction variaient suivant les cas sans que le titre général d'initié subît jamais le moindre changement.

L'initié *aux petits mystères* possédait une instruction équivalente à celle donnée de nos jours par l'Université; l'initié *aux grands mystères* apprenait

successivement l'existence et le maniement des grandes forces occultes de la nature. Parvenu au *summum* de cette instruction, il prenait le titre de voyant, de prophète ou d'*adepte*.

Ainsi Initié et Adepté sont les deux termes qui désignent respectivement le commencement et l'apogée de la carrière de l'occultiste.

Tous les hommes instruits prenaient donc dans l'antiquité le titre d'*initiés* et les titres de fils de la femme, fils de la Terre, fils des dieux, fils de Dieu (1) désignaient leur élévation hiérarchique dans l'ordre des connaissances humaines.

Sans vouloir nous attarder sur l'enseignement qu'ils recevaient, parlons cependant d'un point très important.

La doctrine enseignée était surtout *synthétique* et la recherche de l'Unité universelle leur était indiquée comme but de leurs efforts.

D'autre part, on leur apprenait à accommoder l'enseignement aux tempéraments divers des peuples qu'ils étaient chargés souvent d'organiser à titre de législateurs. C'est pourquoi nous voyons les lois d'Orphée, de Moïse, de Lycurgue, de Solon, de Pythagore être si différentes en apparence, alors que tous ces hommes ont puisé leurs enseignements à une même source. La perte de ces données conduit nos législateurs contemporains à la ruine et à l'asservissement des nations qu'ils veulent organiser toutes sur le même pied.

Le peuple possédait donc une religion ou une organisation sociale en rapport absolu avec son tempéra-

(1) Voy. la *Mission des Juifs* de Saint-Yves d'Alveydre.

ment propre, ce qui était un excellent moyen de le rendre heureux; l'homme instruit, au contraire, savait pertinemment qu'il n'existait qu'une seule religion dont tous les cultes étaient des adaptations, comme les couleurs sont les aspects divers d'une seule et unique lumière blanche.

Aussi la guerre religieuse est-elle presque totalement inconnue dans l'antiquité, puisque aucun homme intelligent n'aurait pu même en avoir l'idée; le peuple seul était capable de ces enfantillages.

La société antique nous apparaît maintenant dans toute la splendeur de son organisation unitaire et nous comprenons pourquoi l'initié peut entrer dans tous les temples et sacrifier à tous les dieux, en communion avec les prêtres de tous les cultes qui reconnaissent en lui le *philosophe de l'unité* au même titre qu'eux.

Les ignorants sectaires qui prétendent aujourd'hui parler de religion arguent à ces propos de Polythéisme sans comprendre que les chrétiens d'aujourd'hui apparaissent au chercheur naïf plus polythéistes qu'aucune autre secte.

Figurons-nous, en effet, un homme instruit mais ignorant de nos coutumes religieuses qui subitement serait appelé à faire une étude à ce sujet ne possédant comme guides que les monuments. Voyez si ses conclusions ne seraient pas celles-ci :

« La Religion de ces peuples curieux paraît consister principalement dans l'adoration *d'un vieillard, d'un supplicié et d'un pigeon*. Tous leurs temples présentent ces images. Ils adoraient en outre plusieurs dieux

qu'on retrouve sur leurs autels sous les noms de *saint Laurent*, *saint Louis*, etc. De plus, ils offraient des sacrifices de fleurs nouvellement écloses à une déesse qui semble être celle de la nature et qu'ils appellent *Marie*. On retrouve aussi plusieurs images d'animaux sur leurs autels, *un chien*, à côté d'un dieu inférieur, saint Roch, et même *un porc* accompagnant un autre dieu, saint Antoine. Il y aussi *des cerfs* (saint Hubert) *des agneaux*, etc. Ils semblent avoir particulièrement adoré cet animal qu'ils représentent très souvent couché sur un livre. »

Ces conclusions nous font rire et hausser les épaules; eh bien! quelle idée se ferait un initié antique, instructeur de Moïse ou de Pythagore, accusé par le savant contemporain d'adorer des oignons ou des crocodiles!

L'argument de polythéisme et d'idolâtrie ne prouve qu'une chose; c'est l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui l'emploient. Il faut laisser ces moyens aux curés de campagne et aux membres de la sacrée congrégation de l'Index.

Le rôle de l'initié antique était avant tout *social*; les initiés formaient dans le monde entier une fraternité d'intelligence unie par une doctrine unitaire. C'est cette fraternité que toutes les sociétés secrètes ont pour but de reconstituer plus ou moins.

Mais tous ces travaux n'ont en somme pour nous qu'un intérêt secondaire. L'antiquité, pour toute aussi attrayante que soit son étude, n'excitera jamais tant notre attention que notre société actuelle. Aussi c'est là qu'il nous faut maintenant voir l'initié.

Disons tout d'abord qu'il est très facile d'être un initié. Il suffit pour cela de connaître les données les plus élémentaires de la Science Occulte et de comprendre, grâce à elle, la nécessité impérieuse de l'union fraternelle de tous les hommes. Ces données peuvent être acquises par le travail personnel ou par les sociétés d'initiation. Ceci demande quelques mots d'explication.

Si l'on a bien saisi la différence capitale que nous attribuons aux deux termes *d'initié* et *d'adepte*, il est facile d'en déduire qu'on peut former jusqu'à un certain point des initiés ; mais qu'on ne forme pas d'adeptes. Les hommes, rares entre tous, qui parviennent à cet état ne peuvent le faire que par leurs propres forces.

L'idéal d'une société d'initiation est donc d'indiquer de son mieux à ses membres le chemin du perfectionnement sans pouvoir jamais aller plus loin que cette indication.

La doctrine enseignée doit surtout porter sur cette fraternité, source de tous les développements postérieurs de l'être humain.

Pratiquement la société doit faire tous ses efforts pour réaliser entre ses membres le but qu'elle poursuit et pour faire de chacun d'eux un apôtre militant et, partant, un véritable initié.

Deux grands moyens sont employés pour l'enseignement dans l'initiation ; ces moyens différencient particulièrement les écoles d'initiation de source orientale d'avec celles de source occidentale, indiquent très facilement la provenance d'un centre occulte.

L'Oriental opère surtout par la *méditation*, c'est-à-dire que le but à atteindre étant de faire créer par chaque individu sa doctrine synthétique, sa manière de voir l'Univers et sa constitution, l'Oriental donne à son élève un texte très court et très synthétique sur lequel l'élève doit méditer de longues semaines, souvent de longs mois. Le résultat de cette méditation c'est de *dégager* peu à peu les principes analytiques contenus dans le verset et de créer une doctrine en la faisant pour ainsi dire sortir de soi-même.

L'Occidental procède d'une façon différente. Il donne tout d'abord à son élève une foule de volumes sur la question et c'est quand celui-ci en a lu un très grand nombre qu'il le pousse à *condenser* toutes ces opinions et toutes ces idées différentes dans un résumé synthétique.

On aboutit des deux parts au même résultat : l'Oriental en *développant* un texte synthétique, l'Occidental en *condensant* des textes analytiques.

Disons enfin que certaines sociétés pratiquent à la fois ces procédés en les échelonnant graduellement.

Quoi qu'il en soit, le premier, je dirai même l'unique but cherché, est de pousser l'élève à se créer lui-même une doctrine personnelle.

Peu importe tout d'abord que cette doctrine soit en tous points excellente ou non. L'important c'est qu'elle existe. La Société donnant les bases générales évite ainsi les erreurs fondamentales.

L'initié ayant ainsi une création personnelle la modifie selon les études ultérieures.

On voit par là l'inanité des enseignements donnés

par les sociétés d'occultisme qui ont totalement perdu cette base indispensable. La Franc-Maçonnerie en est un exemple frappant. Elle a voulu pratiquer la fraternité universelle sans créer d'abord des hommes capables d'en comprendre la portée. Aussi n'a-t-elle pas tardé à se transformer en corps politique et touche-t-elle à sa dissolution, si elle ne revient pas énergiquement à son but primitif par une rapide réorganisation.

L'utilité sociale des initiés est incontestable. Qu'on songe à la grandeur possible des générations futures si l'unité se réalise.

Le socialiste veut agir sur *les masses* pour réaliser la fraternité dont il a si bien senti la nécessité. L'initiation s'adresse avant tout *aux intelligences* moins nombreuses, mais plus utiles comme action.

Le jour où le prêtre catholique, devenu un initié, saura recevoir dans son église, comme un égal, l'initié orthodoxe, l'initié musulman et l'initié bouddhiste, la fraternité des peuples sera bien prêt de se réaliser pratiquement.

Ce jour est peut-être bien loin ; peut-être au contraire approche-t-il plus vite que nous ne pensons. Est-il téméraire d'espérer en cette union des peuples ?

Il est possible que ce soit en effet une utopie, un idéal auquel jamais nous n'atteindrons ; mais par ce temps de positivisme à outrance il est si consolant de vivre dans l'idéal que, ma foi, je ne me repens pas de rêver l'union des initiés précédant d'un peu l'union de tous les hommes dans la paix et l'harmonie.

PAPUS.

NOTICE SUR LA ROSE-CROIX

Planche offerte en prime au n° 4 de *l'Initiation* et sur le livre curieux et rare d'où elle est tirée.

LA planche kabbalistique offerte en prime aux abonnés de *l'Initiation* est extraite d'un petit in-folio rare et singulier, bien connu des collectionneurs de bouquins à gravures et très recherché de tous ceux que préoccupent, à des titres divers, l'ésotérisme des religions, la tradition de la doctrine secrète sous les voiles symboliques du christianisme, enfin *la transmission du sacerdoce magique* en Occident.

« AMPHITHEATRUM SAPIENTIE ÆTERNÆ, SOLIVS VERÆ, christiano-kabalisticum, divino-magicum, necnon physico-chemicum, tertriunum, katholikon instructore HENRICO KHUNRATH, etc., HANOVLE, 1609, in-folio. »

Unique en son genre, inestimable surtout pour les chercheurs curieux d'approfondir ces troublantes questions, ce livre est malheureusement incomplet dans un grand nombre de ses exemplaires. On nous saura gré peut-être de fournir ici quelques rapides renseignements, grâce auxquels l'acheteur puisse prévoir et prévenir une déception.

Les gravures, en *taille douce* (*l'Initiation* compte en reproduire plusieurs en faveur de ses abonnés), les gravures au nombre de douze sont ordinairement reliées en tête de l'ouvrage. Elles sont groupées d'une

sorte arbitraire, l'auteur ayant négligé — à dessein peut-être — d'en préciser la suite. L'essentiel est de les posséder au complet, car leur classement varie d'exemplaire à exemplaire.

Trois d'entre elles, en format simple : 1° le frontispice allégorique encadrant le titre gravé ; 2° le portrait de l'auteur, entouré d'attributs également allégoriques ; 3° enfin, une orfraie armée de bésicles, magistralement perchée entre deux flambeaux allumés, avec deux torches ardentes en sautoir. Au-dessous, une légende rimée en haut allemand douteux, et que l'on peut traduire :

A quoi servent flambeaux et torches et bésicles
Pour qui ferme les yeux, afin de ne point voir ?

*
* *

Puis viennent neuf superbes figures magiques, très soigneusement gravées, en format double et montées sur onglets. Ce sont : 1° *Le grand androgyne hermétique* * ; 2° *le Laboratoire de Khunrath* * ; 3° *l'Adam-Eve* dans le triangle verbal ; 4° *la Rose-Croix* (1), pentagrammatique * (dont nous allons parler en détail) ; 5° *les Sept degrés du sanctuaire et les sept rayons* ; 6° *la Citadelle alchymique* aux vingt portes sans issue * ; 7° *le Gymnasium naturæ*, figure synthétique et très savante sous l'aspect d'un paysage assez naïf ; 8° *la Table d'émeraude* gravée sur la pierre ignée et mercurielle ; 9° enfin, *le Pantacle de Khunrath* *, enguirlandé d'une caricature satirique, dans

(1) Cette figure, ainsi que celle marquée dans ces notes au numéro 1 (*l'Androgyne hermétique*) seront reproduites en taille douce avec un commentaire détaillé, en tête d'une nouvelle édition refondue et considérablement augmentée que nous allons donner chez Carré de notre ouvrage paru en 1886 : *Essais de sciences maudites : I. Au seuil du mystère*.

le goût de Callot; c'est même un Callot avant la lettre. (V. ce qu'en dit Eliphaz Lévi, *Histoire de la magie*, p. 368.)

Cette dernière planche, d'une sanglante ironie et d'un art sauvage vraiment savoureux, manque à peu près dans tous les exemplaires. Les nombreux ennemis du théosophe, qui s'y voient caricaturés d'un génie âpre et que sans peine on devine triomphalement soucieux des ressemblances, s'acharnèrent à faire disparaître une gravure d'un si scandaleux intérêt.

Pour les autres pantacles, ceux dont nous avons fait suivre l'énoncé d'une astérisque * font également défaut dans nombre d'exemplaires.



Occupons-nous, à cette heure, du texte divisé en deux sections. Les soixante premières pages, numérotées à part, comprennent un privilège impérial (en date de 1598), puis diverses pièces: discours, dédicace, poésies, prologue, arguments. Enfin le texte des proverbes de Salomon, dont le reste de l'*Amphitheatrum* est le commentaire ésotérique.

Vient ensuite ce commentaire, constituant l'ouvrage proprement dit, en sept chapitres, suivis eux-mêmes d'éclaircissements très curieux sous ce titre: *Interpretationes et Annotationes Henrici Khunrath*. Total de cette seconde partie: 222 pages. Un dernier feuillet porte le nom de l'imprimeur: G. Antonius, et la date: Hanoviæ, M. DC. IX.

Nous terminerons cette description par une note importante du savant bibliophile G.-F. de Bure, qui

dit, au tome II de sa *Bibliographie* : « Il est à remarquer que dans la première partie de cet ouvrage, qui est de soixante pages, on doit trouver, entre les pages 18 et 19, une espèce de table particulière imprimée sur une feuille entière à onglets, et qui est intitulée : *Summa Amphitheatrī sapientiæ* etc..., et dans la deuxième partie, de deux cent vingt-deux pages, l'on doit trouver une autre table, pareillement imprimée sur une feuille entière, à onglets, et qui doit être placée à la page 151, où elle est rappelée par deux étoiles que l'on a mises dans le discours imprimé. — Nous avons remarqué que ces deux tables manquaient dans les exemplaires que nous avons vus ; c'est pourquoi il sera bon d'y prendre garde... » (page 248).

Passons maintenant à l'étude de la planche kabbalistique que l'*Initiation* a offerte à ses abonnés.



ANALYSE DE LA ROSE-CROIX

d'après HENRY KHUNRATH.

Cette figure est un merveilleux pantacle, c'est-à-dire le résumé hiéroglyphique de toute une doctrine : on trouve là synthétisés, comme la revue l'a annoncé précédemment, tous les mystères pentagrammatiques de la Rose-Croix des adeptes.



C'est d'abord le point central déployant la circonférence à trois degrés différents, ce qui nous donne les trois régions circulaires et concentriques figurant le processus de l'*Emanation* proprement dite.



- Au centre, un Christ en croix dans une rose de lumière : c'est le resplendissement du Verbe ou de l'*Adam Kadmon* אֲדָמַ קַדְמוֹן; c'est l'emblème du Grand Arcane : jamais on n'a plus audacieusement révélé l'identité d'essence entre l'Homme-Synthèse et Dieu manifesté.

[Ce n'est pas sans les raisons les plus profondes que l'hiérographe a réservé pour le milieu de son pantacle le symbole qui figure l'incarnation du Verbe éternel. C'est en effet *par* le Verbe, *dans* le Verbe et *à travers* le Verbe (indissolublement uni lui-même à la Vie), que toutes choses, tant spirituelles que corporelles, ont été créées. — « *In principio erat Verbum* (dit saint Jean), et *Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.... Omnia per ipsum facta sunt* et sine ipso factum est nihil quod factum est. *In ipso vita erat....* » Si l'on veut prendre garde à quelle partie de la figure humaine est attribuable le point central déployant la circonférence, on comprendra avec quelle puissance hiéroglyphique l'Initiateur a su exprimer ce mystère fondamental.]

Le rayonnement lumineux fleurit alentour ; c'est une rose épanouie en cinq pétales, — l'astre à cinq pointes du *Microcosme* kabbalistique, l'*Etoile flamboyante* de la Maçonnerie, le symbole de la volonté toute-puissante, armée du glaive de feu des Keroubs. Pour parler le langage du Christianisme exotérique, c'est la sphère de *Dieu le fils*, placée entre celle de *Dieu le Père* (la Sphère d'ombre d'en haut où tranche *Aïn-Soph* אֵין סוֹף en caractères lumineux), et celle de *Dieu le Saint-Esprit*, *Rûach Hakkadôsh* רוּחַ הַקְּדוֹשׁ,

(la sphère lumineuse d'en bas où l'hiérogramme *Emeth* אמת tranche en caractères noirs).

Ces deux sphères apparaissent comme perdues dans les nuages d'*Atziluth*, אצליות, pour indiquer la nature occulte de la première et de la troisième personne de la Sainte-Trinité : le mot hébreu qui les exprime se détache en vigueur, lumineux ici sur fond d'ombre, là ténébreux sur fond de lumière, pour faire entendre que notre esprit, inapte à pénétrer ces principes dans leur essence, peut seulement entrevoir leurs rapports antithétiques, en vertu de l'analogie des contraires.

Au-dessus de la sphère d'*Aïn-Soph*, le mot sacré de *Iéovah* ou *Ihoâh* se décompose dans un triangle de flamme, comme il suit :



Sans nous engager dans l'analyse hiéroglyphique de ce vocable sacré, sans prétendre surtout à exposer ici les arcanes de sa génération — ce qui voudrait d'interminables développements, — nous pouvons dire qu'à ce point de vue spécial, *Iod* י symbolise le Père, *Iah* יה le Fils, *Iahô* יהו l'Esprit-Saint, *Iahôah* יהוה l'Univers vivant : et ce triangle mystique est attribué à la sphère de l'ineffable *Aïn-Soph*, ou de Dieu le Père. Les Kabbalistes ont voulu montrer par là que le Père est la source de la Trinité tout entière, et bien plus, contient en virtualité occulte tout ce qui est, fut ou sera.

* *

Au-dessus de la sphère d'*Æmeth* ou de l'Esprit Saint, dans l'irradiation même de la rose-croix et sous les pieds du Christ, une colombe à tiare pontificale prend son vol enflammé : emblème du double courant d'amour et de lumière qui descend du Père au fils, — de Dieu à l'Homme — et remonte du Fils au Père, — de l'Homme à Dieu, — ses deux ailes étendues correspondent exactement au symbole païen des deux serpents entrelacés au caducée d'Hermès.

Aux seuls initiés l'intelligence de ce rapprochement mystérieux.

* *

Revenons à la sphère du *Fils*, qui demande des commentaires plus étendus. Nous avons marqué ci-dessus le caractère impénétrable du *Père* et de l'*Esprit-Saint*, envisagés dans leur essence.

Seule, la *seconde personne* de la Trinité, — figurée par la Rose-Croix centrale, — perce les nuages d'*Atziluth*, en y dardant les dix rayons séphirotiques.

Ce sont comme autant de fenêtres ouvertes sur le grand arcane du Verbe, et par où l'on peut contempler sa splendeur à dix points de vue différents. Le *Zohar* compare, en effet, les dix *Séphires* à autant de vases transparents de couleur disparate, à travers lesquels resplendit, sous dix aspects divers, le foyer central de l'Unité-synthèse. — Supposons encore une tour percée de dix croisées et au centre de laquelle brille un candélabre à cinq branches ; ce lumineux quinaire sera visible à chacune d'entre elles ; celui qui s'y arrêtera successivement pourra compter dix

candélabres ardents aux cinq branches... (Multipliez le pentagramme par dix, en faisant rayonner les cinq pointes à chacune des dix ouvertures, et vous aurez les *Cinquante Portes de Lumière*).

Celui qui prétend à la synthèse doit entrer dans la tour ; celui qui ne sait que la contourner est un analytique pur. On voit à quelles erreurs d'optique il s'expose, dès qu'il veut raisonner sur l'ensemble.

*
**

Nous dirons quelques mots plus loin du système séphirotique ; il faut en finir avec l'emblème central. Réduit aux proportions géométriques d'un schéma, il peut se tracer ainsi :



Une croix renfermée dans l'étoile flamboyante. C'est le quaternaire qui trouve son expansion dans le quinaire ; c'est l'Esprit qui se sous-multiplie pour descendre au cloaque de la matière où il s'embourbera pour un temps, mais son destin est de trouver dans son avilissement même la révélation de sa personnalité et déjà — présage de salut — il sent, au dernier échelon de sa déchéance, sourdre en lui la grande force de la Volonté. C'est le *Verbe*, יהוה, qui s'incarne et devient le *Christ douloureux* ou l'homme corporel, יהושוע, jusqu'au jour où assumant avec lui

sa nature humaine régénérée, il rentrera dans sa gloire.

C'est là ce qu'exprime l'adepte Saint-Martin au premier tome d'*Erreurs et Vérité*, quand il enseigne que la chute de l'homme provient de ce qu'il a interverti les feuillets du Grand Livre de la Vie et substitué la cinquième page (celle de la corruption et de la déchéance) à la quatrième (celle de l'immortalité et de l'entité spirituelle).

En additionnant le quaternaire crucial et le pentagramme étoilé, l'on obtient 9, chiffre mystérieux dont l'explication détaillée nous ferait sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Nous avons ailleurs (*Lotus*, tome II, n° 12, pp. 327-328) détaillé fort au long et démontré par un calcul de kabbale numérique, comme quoi 9 est le nombre *analytique* de l'homme. Nous renvoyons le lecteur à cette exposition...

Notons encore, — car tout se tient en Haute Science et les concordances analogiques sont absolues, — notons que dans les figures sphériques de la *Rose-Croix*, la rose est traditionnellement formée de *neuf* circonférences entrelacées, à l'instar des anneaux d'une chaîne. Toujours le nombre analytique de l'homme : 9!

* *

Une importante remarque et qui sera une confirmation nouvelle de notre théorie. Il est évident, pour tous ceux qui possèdent quelques notions ésotériques, que les quatre branches de la croix intérieure (figurée par le Christ les bras étendus) doivent être marquées aux lettres du tétragramme: *Iod, hé, vau, hé*. — Nous

ne saurions revenir ici sur ce que nous avons dit ailleurs (1) de la composition hiéroglyphique et grammaticale de ce mot sacré : les commentaires les plus étendus et les plus complets se trouvent communément dans les œuvres de tous les kabbalistes. (V. de préférence ROSENROTH, *Kabbala Denudata*; LENAIN, *la Science kabbalistique*; FABRE D'OLIVET, *Langue hébraïque restituée*; ELIPHAS LÉVI, *Dogme et Rituel, Histoire de la magie, Clef des grands mystères*, et PAPUS, *Traité élémentaire de la science occulte*.) Mais considérons un instant l'hiérogramme *Jeschua* יהשׁוּעָ : de quels éléments se trouve-t-il composé ? Chacun peut y voir le fameux tétragramme יהוה, écartelé par le milieu יהוה, puis ressoudé par la lettre hébraïque *schin* שׁ. Or, יהוה exprime ici l'*Adam-Kadmôn*, l'Homme dans sa synthèse intégrale, en un mot, la divinité manifestée par son *Verbe* et figurant l'union féconde de l'Esprit et de l'Âme universels. Scinder ce mot, c'est emblématiser la désintégration de son unité et la multiplication divisionnelle qui en résulte pour la génération des sous-multiples. Le *schin* שׁ, qui rejoint les deux tronçons, figure (Arcane 21 ou 0 du Tarot) le feu générateur et subtil, le véhicule de la Vie non différenciée, le *Médiateur plastique universel* dont le rôle est d'effectuer les incarnations en permettant à l'Esprit de descendre dans la matière, de la pénétrer, de l'évertuer, de l'élaborer à sa guise enfin. Le שׁ en trait d'union aux deux parties du tétragramme mutilé est donc le symbole de la chute et de

(1) *Au seuil du mystère*, 1 vol. gr. in-8. Carré, 1886, page 12. — *Lotus*, tome II, n° 12, pages 321-347, passim...

la fixation, dans le monde élémentaire et matériel, de הוהו désintégré de son unité.

C'est ו enfin, dont l'addition au *quaternaire* verbal de la sorte que nous avons dite, engendre le *quinaire* ou nombre de la déchéance. Saint-Martin a très bien vu cela. Mais 5, qui est le nombre de la chute, est aussi le nombre de la volonté, et la volonté est l'instrument de la réintégration.

Les initiés savent comment la substitution de 5 à 4 n'est que transitoirement désastreuse ; comment, dans la fange où il se vautre déchu, le sous-multiple humain apprend à conquérir une personnalité vraiment libre et consciente ; Felix culpa ! De sa chute, il se relève plus fort et plus grand ; c'est ainsi que *le mal* ne succède jamais *au bien* que temporairement et en vue de réaliser *le mieux* !

Ce nombre 5 recèle les plus profonds arcanes ; mais force nous est de faire halte ici, sous peine de nous trouver engagés dans d'interminables digressions. — Ce que nous avons dit du 4 et du 5 dans leurs rapports avec la Rose-Croix suffira aux *Initiables*. Nous n'écrivons que pour eux.



Disons quelques mots à cette heure des rayons, au nombre de dix, qui percent la région des nuages ou d'*Atziluth*. C'est le dénaire de Pythagore qu'on appelle en Kabbale : *émanation séphirotique*. Avant de présenter à nos lecteurs le plus lumineux classement des Séphiroths kabbalistiques, nous tracerons un petit tableau des correspondances traditionnelles

entre les dix séphires et les dix principaux noms donnés à la divinité par les théologiens hébreux : ces noms, que Khunrath a gravés en cercle dans l'épanouissement de la rose flamboyante, correspondent chacun à l'une des dix Séphires. (Voir le tableau à la page suivante.)

Quant aux noms divins, après avoir donné leur traduction en langage vulgaire, nous allons, aussi brièvement que possible, déduire de l'examen hiéroglyphique de chacun d'eux, la signification ésotérique moyenne qui peut leur être attribuée :

אהיה. — Ce qui constitue l'essence immarcessible de l'Être absolu où fermente la vie.

יה. — L'indissoluble union de l'Esprit et de l'Ame universels.

יהוה. — Copulation des Principes mâle et femelle qui engendrent éternellement l'Univers-vivant. (Grand Arcane du Verbe.)

אל. — Le déploiement de l'Unité-principe. — Sa diffusion dans l'Espace et le Temps.

אלהים גבור. — Dieu-les-dieux des géants ou des hommes-dieux.

אלוה. — Dieu refleté dans l'un des dieux.

יהוה צבאות. — Le *Iod-hévé* (voir plus haut) du septénaire ou du triomphe.

אלהים צבאות. — Dieu-les-dieux du septénaire ou du triomphe.

שדי. — Le fécondateur, par la Lumière astrale en expansion quaternisée, puis son retour au principe à jamais occulte d'où elle émane. (Masculin de שדה, la Fécondée, la Nature.)

SÉPHIROTHS		NOMS DIVINS QUI S'Y RAPPORTENT	
כתר <i>Kether</i>	La Couronne.	איה איה <i>Aeie</i>	L'Être.
חכמה <i>Hochmah</i>	La Sagesse.	יה <i>Jah</i>	Jah.
בינה <i>Binah</i>	L'Intelligence.	יהוה <i>Jhōah</i>	Jehovah. L'Éternel.
חסד <i>Hesed</i>	La Miséricorde.	אל <i>El</i>	Æl.
גבורה <i>Geburah</i>	La Justice.	אלהים גבור <i>Elohim Ghibbor</i>	Ælohim Ghibbor.
תפארת <i>Tiphereth</i>	La Beauté.	אלוה <i>Eloha</i>	Æloha.
נצח <i>Netzah</i>	L'Éternité.	אלהים צבאות <i>Elohim Zebaoth</i>	Ælohim Sabaoth.
הוד <i>Hod</i>	Le Fondement.	יהוה צבאות <i>Jhōah Zebaoth</i>	Jehovah Sabaoth.
יסוד <i>Jesod</i>	La Victoire.	שדי <i>Schaddat</i>	Le Tout-Puissant.
מלכות <i>Malkuth</i>	Le Royaume.	אדני מלך <i>Adonai Meleck</i>	Le Seigneur Roi.

יחידות. — La multiplication quaterne ou cubique de l'Unité-principe, pour la production du Devenir changeant sans cesse (le *πρωταρχει* d'Héraclite); puis l'occultation finale de l'objectif concret, par le retour au subjectif potentiel.

מיתה. — La Mort maternelle, grosse de la vie : loi fatale se déployant dans tout l'Univers, et qui interrompt avec une force soudaine son mouvement de perpétuel échange, chaque fois qu'un être quelconque s'objective.

Tels sont ces hiérogammes dans l'une de leurs significations secrètes.

* * *

Notons à cette heure que chacune des dix séphires (aspects du Verbe) correspond, dans le pantacle de Khunrath, à l'un des chœurs angéliques; idée sublime, quand on sait l'approfondir. Les anges, en Kabbale, ne sont pas des êtres d'une essence particulière et immuable : tout vit, se meut et se transforme dans l'Univers-vivant! En appliquant aux hiérarchies célestes la belle comparaison par laquelle les auteurs du Zohar tâchent à exprimer la nature des séphires, nous dirons que les chœurs angéliques sont comparables à des enveloppes transparentes et de couleurs diverses, où viennent briller tour à tour d'une lumière de plus en plus splendide et pure, les Esprits qui, définitivement affranchis des formes temporelles, montent les suprêmes degrés de l'échelle de Jacob, dont l'Ineffable יהוה occupe le sommet.

A chacun des chœur angéliques, Khunrath fait

correspondre encore l'un des versets du décalogue : c'est comme si l'ange recteur de chaque degré ouvrait la bouche pour promulguer l'un des préceptes de la loi divine. Mais ceci semble un peu arbitraire et moins digne de fixer notre attention.

* *

Une idée plus profonde du théosophe de Leipzig est de faire sortir les lettres de l'alphabet hébreu de la nuée d'Aziluth criblée des rayons séphirotiques.

Faire naître des contrastes de la Lumière et des Ténèbres les vingt-deux lettres de l'alphabet sacré hiéroglyphique, — lesquelles correspondent, comme on sait, aux vingt-deux arcanes de la Doctrine absolue, traduits en pantacles dans les vingt-deux clefs du *Tarot* samaritain, — n'est-ce pas condenser en une image frappante toute la doctrine du *Livre de la Formation*, *Sepher-Yetzirah*? (ספר יצירה). Ces emblèmes, en effet, tour à tour rayonnants et lugubres, mystérieuses figures qui symbolisent si bien le *Fas* et le *Nefas* de l'éternel Destin, Henry Khunrath les fait naître de l'accouplement fécond de l'Ombre et de la Clarté, de l'Erreur et de la Vérité, du Mal et du Bien, de l'Être et du Non-Être ! Tels soudain surgissent à l'horizon d'imprévus fantômes, au visage souriant ou lugubre, splendide ou menaçant, quand sur l'amoncellement des nuages denses et sombres, Phœbus, une fois encore vainqueur de Python, darde ses flèches d'or.

* *

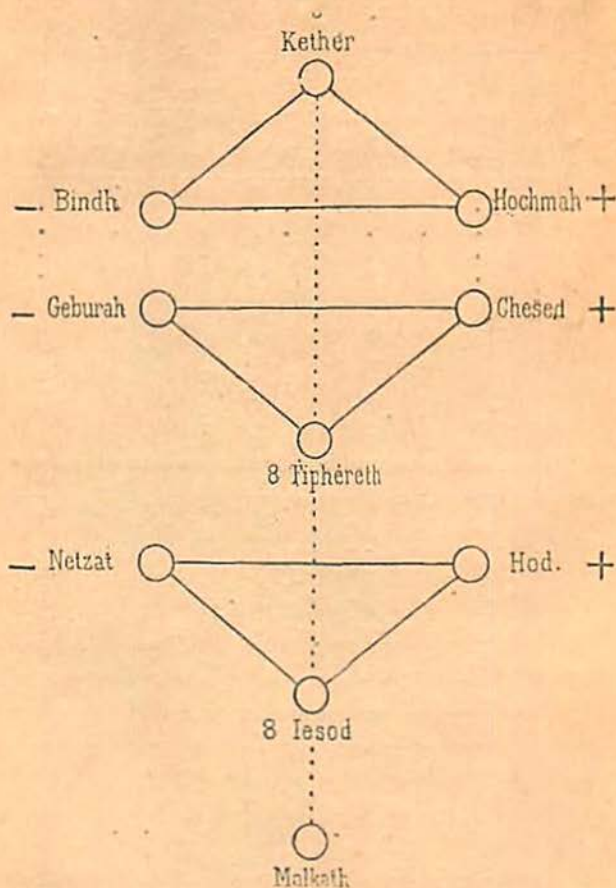
Le tableau que voici fournira, avec le sens réel des séphiroths, les correspondances qu'établit la kabbale entre elles et les hiérarchies spirituelles :

LES SÉPHIRES DE

CORRESPONDENT A

כתר <i>Kether</i>	La Providence équilibrante.	היות הקדוש <i>Haloth Hakkadôsh</i>	Les Intelligences providentielles.
הכמה <i>Hochmah</i>	La divine Sagesse.	אופנים <i>Ophanim</i>	Les Moteurs des roues étoilées.
בינה <i>Binah</i>	L'Intelligence toujours active.	אראלים <i>Aralim</i>	Les Puissants.
חסד <i>Hesed</i>	La Miséricorde infinie.	השמלים <i>Hasmalim</i>	Les Lucides.
גבורה <i>Geburah</i>	L'absolue Justice.	שרפים <i>Seraphim</i>	Les Anges brûlant de zèle.
תפארת <i>Tiphereth</i>	L'immarcessible Beauté.	מלאכים <i>Malachim</i>	Les Rois de la splendeur.
נצח <i>Netzah</i>	La Victoire de la Vie sur la Mort.	אלהים <i>Ælohim</i>	Les dieux (envoyés de Dieu).
הוד <i>Hod</i>	L'Éternité de l'Être.	בני אלהים <i>Bené-Ælohim</i>	Les fils des dieux.
יסוד <i>Jesod</i>	La génération, pierre angulaire de la stabilité.	כרובים <i>Cheroubim</i>	Les ministrants du feu astral.
מלכות <i>Malkuth</i>	Le principe des Formes.	אישים <i>Ischim</i>	Les Ames glorifiées.

Pour compléter les notions élémentaires que nous avons pu fournir touchant le système séphirotique,



nous terminerons ce travail par le schéma bien connu du triple ternaire; ce classement est le plus lumineux, selon nous, et le plus fécond en précieux corollaires.

Les trois ternaires figurent la trinité manifestée dans les trois mondes.

Le premier ternaire, — celui du monde intellectuel, — est seule la représentation absolue de la trinité sainte : la *Providence* y équilibre les deux plateaux de la Balance de l'ordre divin : la *Sagesse* et l'*Intelligence*.

Les deux ternaires inférieurs ne sont que les reflets du premier dans les milieux plus denses des mondes moral et astral. Aussi sont-ils *inversés*, commel'image d'un objet qui se reflète à la surface d'un liquide.

Dans le monde moral, la *Beauté* (ou l'Harmonie ou la Rectitude) équilibre les plateaux de la balance : la *Miséricorde* et la *Justice*.

Dans le monde astral, la *Génération*, instrument de la stabilité des êtres, assure la *Victoire* sur la mort et le néant, en alimentant l'*Eternité* par l'interminable succession des choses éphémères.

Enfin, Malkuth, le *Royaume* des formes, réalise en bas la synthèse totalisée, épanouie et parfaite des séphiroths, dont en haut Kether, la *Providence* (ou la couronne) renferme la synthèse germinale et potentielle.



Bien des choses nous resteraient encore à dire de la Rose-Croix symbolique de Henry Khunrath. Mais il faut nous borner.

Au demeurant, ce ne serait pas trop d'un livre entier pour le développement logique et normal des matières que nous avons cursivement indiquées en ces quelques notes ; aussi le lecteur nous trouvera-t-il

fatalement trop abstrait et même obscur. Nous lui présentons ici toutes nos excuses.

Peut-être, s'il prend la peine d'approfondir la kabbale à ses sources mêmes, ne sera-t-il pas fâché de retrouver, au cours de cet exposé massif et de si fatigante lecture, l'indication précise et même l'explication en langage initiatique d'un nombre assez notable d'arcanes transcendants.

Comme l'algèbre, la kabbale a ses équations et son vocabulaire technique. Lecteur, c'est une langue à apprendre, dont la merveilleuse précision et l'emploi coutumier vous dédommageront assez par la suite des efforts où votre esprit s'est pu dépenser dans la période de l'étude.

STANISLAS DE GUAITA.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

THÉOSOPHIE ET SOCIOLOGIE

LE MONDE NOUVEAU

PAR L'ABBÉ ROCA (1)

LES derniers mois de l'année 1888 ont été particulièrement favorables à la Théosophie, en en multipliant les groupes et les publications. Parmi celles-ci il en est trois surtout qui se distinguent par leur importance autant que par les noms et le caractère de leurs auteurs; ce sont : la *Doctrine secrète* de M^{me} Blavatsky ; *Un Rêve sur le Divin*, de M^{me} Juliette Adam, et le *Monde Nouveau* de l'abbé Roca.

Il y aurait à faire à leur propos une étude aussi intéressante qu'instructive et tout à fait conforme aussi à l'esprit d'indépendance et de tolérance fraternelle de notre Revue ; ce serait de rapprocher ces trois œuvres pour comparer les données de la métaphysique hindoue avec les révélations de la plus moderne et de

(1) Un volume grand in-8 de 575 pages. — Chez Ghio, éditeur (prix 7 fr. 50.)

la plus aimée de nos Muses, l'auteur de *Païenne*, aujourd'hui spiritualisée jusqu'à l'inspiration, et avec les affirmations de l'ésotérisme catholique tel qu'il a été conservé dans l'Église même, notamment par les Franciscains et les Carmélites. Mais une pareille critique serait au moins prématurée, soit parce que tous nos lecteurs ne sont pas encore accoutumés aux grandes questions de la science occulte, soit, en tout cas, tant que ces œuvres nouvelles ne sont pas propagées et connues comme elles ne manqueront pas de l'être. Il faut donc, avant tout, les signaler à l'attention de ceux qui peuvent ne les avoir pas lues ; c'est ce qui va être essayé ici et pour l'une d'elles seulement.

Il ne s'agit en effet dans cet article ni de la colossale encyclopédie de M^{me} Blavatsky, ni de la fine perle, si complète en ses soixante-treize petites pages, de M^{me} Juliette Adam. Ce ne sera pas trop de la place qui m'est accordée pour parler, comme il le mérite, du *Monde Nouveau*.

*
**

Le livre de l'abbé Roca est essentiellement social ; la question qui y est traitée, celle de l'Église catholique dans l'État moderne, est des plus brûlantes et des plus difficiles de notre temps. La conclusion n'en est pas complètement nouvelle ; elle est fondée expressément sur cette Synarchie développée par M. le marquis de Saint-Yves dans ses magnifiques *Missions* ; seulement, c'est à l'Église même que l'abbé Roca en confie l'exécution ; c'est à l'Église qu'il la prêche, lui prêtre orthodoxe de l'Église ; c'est à son Pape qu'il

fait appel pour se mettre à la tête de la réforme sociale universelle, au nom du catholicisme régénéré par les doctrines théosophiques et renouvelé dans son clergé. Là est l'intérêt capital du livre de l'abbé Roca qui se distingue ainsi, par une nuance nouvelle, de ceux de M. de Saint-Yves, comme des propositions sociologiques d'Éliphas Lévi, de Fabre d'Olivet ou de Saint-Martin.



La Théosophie mentirait à son nom même si elle n'était qu'un système de philosophie, grandiose, admirable à l'intelligence, mais impuissante dans la vie pratique; *Sagesse* empruntée au *Divin* (εν Θεω σοφία), prudence puisée à la source des principes de notre monde réel, ou elle n'est qu'un leurre, ou elle doit pouvoir régir notre conduite aussi bien que nos connaissances. Ni religion, ni science, ni système, elle n'a pas, cependant, à se substituer à nos sciences, à nos religions, à nos philosophies, ou à les détruire; son rôle est de les dominer, de les éclairer, de leur enseigner leur voie véritable; elle en est l'âme et la vie.

Ouvrez un dictionnaire biographique; cherchez-y le nom d'un théosophe de quelque époque que ce soit, vous le verrez d'abord signalé comme l'un des plus savants et des plus profondément savants parmi ses contemporains. Mais vous le verrez bien souvent aussi figurer parmi les plus hardis réformateurs de la société. Rappelez-vous les templiers, les francs-juges, les francs-maçons, dont on sait le rôle capital dans la

Révolution française; sans compter les œuvres isolées comme celles de Joachim de Flore, de Campanella, de Jean de Parme, de Saint-Martin et de son école. De nos jours il est peu d'occultistes occidentaux qui aient négligé la sociologie : Ballanche, Bordas-Desmoulin, Wronski, Fabre d'Olivet, en ont fait des études spéciales; Eliphas Levi en traite également; le marquis de Saint-Yves y a consacré exclusivement sa science si vaste et si profonde de la théosophie, et M^{me} Adam n'a garde d'oublier la question sociale dans son rapide coup d'œil sur le *Divin*.

Les occultistes s'accordent généralement sur le principe, au moins, de l'organisation sociale, par la raison que ce principe est fourni par le même caractère qui fait de l'occulte le soleil de toute science et de toute philosophie, je veux dire par la synthèse qui fournit la hiérarchie harmonieuse de tous les éléments, de tous les organismes cosmiques : La forme théosophique de la société, c'est la Théocratie; non pas le despotisme hypocrite que l'on entend ordinairement désigner par ce nom, mais cette théocratie aussi libre que la plus pure démocratie, aussi unie et aussi ferme que la plus ferme monarchie, synthèse des trois formes de gouvernement, et qui a sur elles l'avantage de n'être dirigée que par une Sagesse aussi savante que désintéressée. (Voir sur ce sujet les articles de MM. Lejay et René Caillié dans le n^o 1 et le n^o 4 de *l'Initiation*.) Nul n'en a mieux restitué l'ensemble que le marquis de Saint-Yves qui la définit d'un mot, la *Synarchie*, c'est-à-dire l'unité harmonieuse des forces sociales.

L'antiquité classique tout entière a vécu des restes de cette théocratie et a péri avec elle à mesure que le despotisme brutal des politiciens réussissait à l'étouffer, car elle est l'ennemie le plus implacable de ses convoitises. On en retrouve aisément les vestiges une fois qu'on la connaît :

La Grèce lui devait son conseil amphyctionique; ses législateurs de qui Rome s'inspirera ensuite, étaient allés s'instruire, comme ses philosophes, chez cette Égypte théocratique qu'ils vénéraient et qu'ils admiraient comme la dépositaire des traditions les plus précieuses. Moïse, formé à la même école, y trouve la loi d'un peuple que deux mille ans de dispersion ont si peu détruit qu'on songe aujourd'hui, de plusieurs côtés et par des considérations diverses, à rassembler ses membres épars pour lui rendre la vie sociale.

La Chine, enveloppée dans quelques lambeaux de cette théocratie synarchique, s'y pelotonne si heureuse dans sa paresse qu'elle ne peut souffrir qu'on l'en dérange. L'Inde plus infortunée a dû transformer les débris de sa splendeur théocratique ancienne en ces castes inflexibles qui l'enveloppent de cent tours, comme les bandelettes rigides d'une momie, la conservant immobile pour un avenir encore inconnu, à travers les innombrables dévastations infligées à ses richesses par l'avidité des conquérants. Ainsi assoupi sur ses trésors de science occulte, l'Orient n'en sait plus tirer de conséquences sociales; à quoi lui pourraient-elles servir? La Théosophie qui nous vient de l'Inde est muette sur la sociologie. Est-ce impuissance? — C'est ce que semble affirmer, dans son

ensemble, l'œuvre de l'abbé Roca, et c'est l'une des questions les plus graves qu'il soulève.

La Théosophie hindoue porte à son front, il est vrai, comme son plus beau diamant, le principe de la *Fraternité* universelle, rêve de tous les esprits généreux; mais d'où lui vient cette lumière? Du principe qu'il est nécessaire à l'homme de se fondre de plus en plus dans l'ensemble, de se vouer par conséquent à ses frères, s'il veut atteindre à la hauteur des puissances cosmiques, c'est-à-dire, en dernière analyse, du souci égoïste du salut individuel. Plus grande est la pensée de la synarchie sociologique qui embrasse à la fois toute l'humanité dans une seule et même synthèse, pour le salut commun, simultané, comme pour le bonheur immédiat de tous.

Empruntée, en effet, à la base commune de toutes les croyances, elle peut rallier aisément toutes les races, toutes les nations, tous les partis. Inspirée par l'amour le plus désintéressé et le plus profond de l'humanité divinisée pour ainsi dire; simple et logique comme l'universelle Trinité sur laquelle elle se fonde, elle n'exige ni révolution, ni sacrifice autre que celui des passions égoïstes au bien commun et dans une mesure abordable à tous les caractères. Elle ne demande à aucune forme sociale que des transformations faciles à effectuer dans la paix, et pour la satisfaction de tous les intérêts, de toutes les aspirations honnêtes et sincères, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

Cette théocratie théosophique, l'abbé Roca en voit déjà les premiers linéaments se dessiner dans le monde moderne, et son livre nous annonce que la réalisation

va s'en achever par une évolution naturelle, par un accomplissement de la religion catholique qui en a mis réellement le germe dans le monde.

Voici par quels détails et sur quel plan nouveau est soutenue et rajeunie cette thèse hardie, qui, ainsi présentée, paraît faite pour étonner d'abord, mais pour unir ensuite tous les partis sincères.



Une première partie en fait l'énoncé seulement, et le basé sur l'étude des faits; la démonstration en est reprise ensuite par le détail. Commençons par cet énoncé :

Les quatre premiers chapitres nous présentent un tableau rapide de nos temps modernes, dans le but d'en marquer les tendances en même temps que les faiblesses.

Après nous en avoir signalé les lueurs crépusculaires, les « phénomènes d'aurore » les « pressentiments universels » l'auteur nous montre que ce sont là les premiers tressaillements de la vie divine.

Voici d'abord l'homme nouveau: il s'annonce par ce souffle de justice et de vérité qui s'élève du fond de nos pires agitations, du fond des cœurs les plus tourmentés et des âmes les plus turbulentes; il se révèle encore par un développement inouï de facultés nouvelles: c'est l'ancienne génération des « protagonistes » qui revient en notre monde pour inaugurer un cycle nouveau. Que manque-t-il encore à notre atmosphère pour la recevoir? « Une seule chose... un culte public conforme de tous points à l'esprit nou-

veau qui la possède. » Or, ce culte, il est tout entier dans le catholicisme ésotérique.

La terre aussi se fait nouvelle par le développement grandiose de nos sciences positives ; mais voici cependant que leur puissance vient se heurter inutilement aux terribles problèmes sociaux ; la science n'a fait que les rendre plus pénibles et plus inextricables encore. Pourquoi donc ? C'est que « ce n'est ni la race qui transforme la terre, ni la terre qui transforme la race, mais Dieu qui transforme l'une et l'autre », et nous nous éloignons de lui alors qu'il peut seul nous apprendre à mettre en jeu savant les forces nouvelles que nous avons éveillées. Nous demandons à César ce que peut seul nous donner le Christ, à la politique, directrice du Vatican lui-même, ce qui n'est que dans l'ésotérisme catholique.

Enfin, nous nous sommes fait des cieux nouveaux dans le Panthéon de nos grands hommes. Cieux morts et stériles comme des sépulcres ! — Pourquoi donc ? — C'est que nous y oublions le Soleil qui donne la vie perpétuelle à tous les mondes, le Christ ! « Des pans de ciel tout entiers, des contrées immenses nous sont inconnues » qui commencent à dévoiler les œuvres théosophiques. C'est là que se cache le Christ ésotérique, éclipsé par l'interposition « d'un corps semi-opaque, mi-terrestre, mi-céleste, l'Eglise romaine », et masqué ainsi *avec intention*. Car, selon la théorie développée déjà par Bordas-Desmoulin « *il a fallu pour des raisons divines, que l'Evangile vienne opérer, en vue d'accomplir les desseins du Rédempteur, et le triomphe des peuples, sur un*

plan différent de celui des papes et dans une civilisation nouvelle, inaugurée tant bien que mal hors de Rome, sans Rome, malgré Rome, et contre Rome ».

Mais voici venir le temps de la confirmation, le temps où Pierre converti fera place au pontife ésotérique du sacerdoce renouvelé, pour inaugurer l'ère du *Monde Nouveau*.

Tel est l'ensemble de la thèse soutenue dans ce livre.

La démonstration détaillée commence par l'exposé ésotérique des dogmes catholiques fondamentaux ; c'est l'objet des cinq chapitres suivants auxquels il faudrait ajouter les deux derniers de l'ouvrage, sur la *femme transfigurée* et le *Christ ésotérique*. Les deux premiers de cette série sont consacrés à la démonstration d'un principe essentiel en cette matière, à savoir que les dogmes, et notamment ceux catholiques, inflexibles dans leur essence, dans leur esprit qui est la Vérité même, doivent être et sont réellement transformables dans leur corps terrestre, l'Eglise ; en un mot, que la *religion est et doit être progressive* afin que les Vérités de foi, germes jetés par les « Volitions spirituelles » deviennent des vérités rationnelles ; qu'ainsi « la lumière divine revient de nos jours par les sciences qui forment l'auréole de la tête du Christ ».

Passons, bien à regret, faute de temps, sur cette théorie particulièrement intéressante sous la plume d'un orthodoxe qui s'inspire de la Théosophie et venons tout de suite à l'âme même du livre, au Catholicisme ésotérique.

Il n'est traité avec quelque détail que pour ceux des dogmes qui se rattachent au sujet principal : la Création, la Chute et la Rédemption ; l'Incarnation, la Passion et le retour du Christ glorieux y sont plus effacés ; on y entrevoit encore plus ou moins ceux de la communion des Saints, de la vie éternelle, du Jugement final, de la Résurrection de la chair : les autres, celui de la Grâce, par exemple, et le culte, « Véritable Magie blanche », n'y sont pas traités. Mais outre qu'ils seraient hors-d'œuvre, il y faudrait, comme l'observe l'auteur, un énorme in-folio ; ce qui nous en est donné permettra, du reste, au lecteur attentif de restituer le surplus.



On doit s'attendre à retrouver ici tout d'abord les grands traits, bien connus maintenant, de la Théosophie : la descente de l'Esprit dans la Matière, jusqu'à la multiplicité infinie, et la spiritualisation de la Matière par synthèse progressive ; l'état intermédiaire de l'homme entre les puissances multiples du pôle de désintégration, et celles synthétiques du pôle d'Unité ; le Christ, type de l'humanité régénérée complètement, dominateur des puissances inférieures, efflorescence achevée du principe divin qui est encore latent en chacun de nous, comme l'a développé notamment dans le *Perfect Way* la regrettée D. A. Kingsford.

Ce n'est là que la première charpente du *Monde Nouveau* comme de la théosophie ; elle supporte, en ce livre, une doctrine de la plus grande importance, source du plus grave débat entre les occultistes

modernes, à savoir la théorie du Christianisme, ses divergences avec les religions orientales, et particulièrement avec le bouddhisme dont elles dérivent surtout dans leur état moderne.

Question capitale qu'il faut aborder quelque jour dans ses études en occultisme; nous devons nous y arrêter un instant avant d'exposer la solution de l'abbé Roca, non, sans doute, avec la prétention de nous y prononcer, mais pour faire à son propos quelques remarques essentielles.

Nos lecteurs savent déjà, ou si non, doivent apprendre que cette question a été l'occasion, non la cause des dissensions de l'Isis, de sa disparition au profit de l'Hermès, et de la création de l'*Initiation* à côté du *Lotus*; mais il importe beaucoup de rappeler comment. Ce n'est nullement que nous ayons prétendu préjuger et dogmatiser en arborant une bannière en face de l'autre; c'est uniquement, au contraire, parce que nous n'avons voulu sacrifier à aucun prix notre indépendance d'étude et d'opinion à ce sujet. La liberté de conscience jointe à la tolérance la plus fraternelle, tel est donc le premier caractère de notre branche Hermès, comme de notre « revue indépendante des Hautes Etudes » : l'*Initiation*, et c'est absolument dans cet esprit que j'entends parler ici du livre de l'abbé Roca.

Le lecteur ne s'étonnera pas d'ailleurs de l'importance attribuée à la question traitée dans ce remarquable ouvrage, en réfléchissant combien la portée en est considérable. Il ne s'agit pas, en effet, de principes où l'intelligence seule soit intéressée; ceux-ci

ont les plus graves conséquences religieuses, morales et sociales. Je passe sur les premières qui touchent au fond même du débat; il me suffira même d'en signaler une seule parmi les dernières : c'est celle de la suprématie, dans l'avenir du monde, disputée entre l'Orient et l'Occident. Doit-elle appartenir aux races orientales; toute notre civilisation, toute notre science occidentale sont-elles d'épouvantables mensonges auxquels il faut renoncer sous peine de mort? Si non, faudra-t-il que l'Orient tout entier abandonne ces religions auxquelles il est si justement et si fermement attaché? Le lui demanderons-nous à l'heure même où leur profondeur enfin reconnue, nous étonne? Ou bien encore, n'est-il pas un terme-moyen; je ne dis pas un terme de conciliation, mais une synthèse qui embrasse l'un et l'autre dans son unité fraternelle, telle que la Société Théosophique l'annonce au monde entier depuis dix ans? — Telle est la question posée ici et devant laquelle toute personnalité, toute association disparaissent, car c'est de la marche de l'humanité toutentière, c'est du progrès de notre monde qu'il s'agit.

Un occultiste débutant pourra s'étonner à ce propos de divergences aussi fondamentales dans cette théosophie qui prétend puiser ses enseignements aux régions les plus élevées qu'il soit permis à l'homme d'aborder. Cette objection, souvent présentée par nos nouveaux confrères, et qui naît d'une ardeur aussi naturelle que salutaire au Néophyte, tombe aisément à la réflexion. En soutenant non comme article de foi, mais comme évidence d'observation, que la Théosophie s'inspire de la Vérité pure, on ne prétend nulle-

ment qu'elle puisse la révéler tout entière, surtout dès le premier mot. Son enseignement, on ne cesse de le répéter, est essentiellement progressif et demande des efforts personnels aussi longs que vigoureux. La Théosophie n'a jamais prétendu faire un sage à la simple lecture d'un livre quelconque; le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait pas, car qui de nous pourrait percevoir la vérité dévoilée tout à coup dans sa nudité complète? Quel écolier peut arriver au degré transcendant sans traverser d'abord le primaire?

Tout ce que la Théosophie peut offrir à ses disciples, c'est une direction, un appui dans le rude combat qu'elle ne peut lui éviter quand il s'élance à la conquête du Vrai. Elle lui fournit les armes; elle dirige ses coups; elle ménage pour lui les résistances; secours considérable que la Vérité seule est capable d'offrir. Mais elle ne peut lui épargner la lutte contre les erreurs à travers lesquelles elle doit nécessairement venir à lui à cause de sa faiblesse.

Pénétrons-nous donc bien de cette vérité à laquelle l'abbé Roca consacre un chapitre entier, qu'il n'y a point pour l'humanité de dogme invariable; qu'il faut une genèse des idées, un développement humain des volitions spirituelles divines pour que les vérités ésotériques deviennent vérités rationnelles.

Pénétrons-nous des nécessités d'une longue *Initiation* semée d'erreurs, de doutes, d'objections, et saluons avec la même joie des œuvres aussi précieuses pour nous, dans leur apparente contradiction, que la *Doctrine secrète* de M^{me} Blavatsky, et le *Nouveau Monde* de l'abbé Roca.

Cette parenthèse fermée, entrons dans le cœur de la question, et voyons comment notre auteur la résout.



L'école que M^{me} Blavatsky représente « nie *in toto* le Christ inventé par l'Eglise, en même temps que toutes les doctrines, toutes les interprétations et tous les dogmes, anciens et modernes, concernant ce personnage (voir *Lotus*, d'avril 1888, p. 4) » ; elle n'admet d'autre Christ que le principe supérieur latent en chacun de nous, l'*Atma-Christos* ou *Ego spirituel* », d'autre rédemption que l'union de chaque individu à ce principe. « Une fois uni à son *Atma-Christos*, l'*Ego*, par cela même, perd la grande illusion que l'on nomme égoïsme, et perçoit enfin la vérité tout entière ; cet *Ego* sait qu'il n'a jamais vécu en *dehors* du grand Tout, et qu'il en est inséparable. Tel est le Nirvana. » Quant à l'humanité terrestre prise dans son ensemble, elle ne sortira des ténèbres qu'après que chacune de ces unions individuelles sera accomplie : « Il est dit qu'après le *Kalki Avatar* (celui qu'on attend sur le cheval blanc, dans l'Apocalypse), l'âge d'or commencera et que chaque homme deviendra son propre *guru*, parce que le *Logos* divin, quelque nom qu'on lui donne (Krishna, Bouddha, Sosiosh, Horus ou Christos), régnera dans chaque mortel régénéré. » Donc point de conséquences sociales, point de régénération de l'ensemble, point de transformations sociales actuelles, car cet âge d'or ne peut arriver avant 427,000 ans ! « Il

ne peut donc être question d'un « Pasteur » commun à moins que ce pasteur ne soit tout à fait métaphorique. » (M^{me} Blavatsky, *Lotus* de décembre 1887, p. 162).

Pour la religion chrétienne, il n'y a aucun enseignement à en retirer ; elle est même la seule qui n'ait pas son ésotérisme parce qu'elle n'est qu'un mélange trompeur. Elle est le fruit d'une grande « imposition » qui a consisté à présenter comme des réalités une allégorie mystique, simple représentation du cycle d'Initiation, version des mystères à la fois psychique et astronomique ; dans ce but, on a confondu *Chrestos* avec *Christos*, « deux pôles opposés dans leur signification comme la nuit et le jour, la joie et la glorification, etc. » (*même article*, p. 162) ; on a donné pour une incarnation spéciale du verbe (*Christos*), un simple initié, *Jesus Ben Pandira*, encore au début de son initiation, c'est-à-dire n'ayant atteint que la condition de *Chrestos* (1). (M^{me} Blavatsky, *Lotus* d'avril 1888, p. 11 et de décembre 1887, p. 166.)

La doctrine soutenue dans le *Monde nouveau* est exactement l'inverse de celle-ci ; aussi l'abbé Roca dit-il, de son côté : « Les Mahatmas ne savent rien du Mystère de la *Rédemption générale* ; leur théorie est vraie mais incomplète, insuffisante et, par là,

(1) M^{me} Blavatsky ajoute en note, sur l'objection que d'après quelques savants cette assertion est erronée : « Je dis que les savants mentent ou déraisonnent. C'est nos maîtres qui l'affirment ! »

Quant à la distinction de *Chrestos* à *Christos*, le lecteur pourra s'en rendre un compte précis en se reportant à l'article intitulé *Initiation* dans le 1^{er} numéro de cette revue : — Le *Chrestos* paraît être celui qui a franchi au plus, l'épreuve de la quatrième heure (Arcane, XIII) ; le *Christos* est à la douzième ; c'est ainsi qu'ils sont les deux pôles opposés ; l'un au fond, l'autre au sommet de l'échelle de Jacob.

défectueuse. » (P. 283.) Cette rédemption sociale n'est pas l'identification de chaque être au grand Tout, le Nirvana ; ce n'est qu'un épisode bien plus rapproché du progrès humain : la venue du règne de Dieu sur la Terre. Elle ne s'effectue pas non plus immédiatement, elle est successive, évolutive. « L'incarnation du Verbe n'est autre chose qu'une *inoculation* du divin dans l'humain. D'autres ont dit une *greffe*. Le mot est de saint Paul ; il est tout aussi juste. Le Rédempteur a comparé lui-même ce travail mystérieux à celui que la levure détermine en fermentant. » (P. 537.)

Le *Monde nouveau* annoncé par l'abbé Roca n'est donc pas la Jérusalem divine, mais l'état prochain de l'humanité régénérée par le Christ, son guide divin, qui viendra le confirmer en son deuxième avènement promis par l'Évangile. Cette théorie ne s'explique clairement que par trois dogmes principaux de l'Église catholique : ceux de la création, de la chute et de la Rédemption, auxquels il faut ajouter la connaissance bien définie du Christ. L'ésotérisme de ces dogmes est l'objet des chapitres que nous avons à signaler maintenant.

Sur la création, tout le monde est à peu près d'accord ; *Création* du point de vue terrestre, ou *Emanation* du point de vue divin, c'est la polarisation de l'Unité.

Le premier acte se passe dans le Monde divin : génération du Fils par le Père-Mère. (V. p. 528 notamment.)

Le second acte est dans le monde intelligible : du

Verbe naît par l'Union de la Sagesse Eternelle et du Saint-Esprit, un verbe nouveau *Manifesté hors du Père*. Voilà « le *Christ* Principe que le Zohar nomme l'Adam-Kadmon. »

Il deviendra plus tard, en descendant jusqu'aux déchus, « le *Christ Homme* ou l'Homme-Dieu, le *Verbe fait chair*, le nouvel Adam pénitent, crucifié pour le rachat du vieil Adam tombé ».

Mais pourquoi ce rachat, quelle est cette chute? Qu'est-ce que la tache originelle commune à tous les hommes? — La réponse est aussi expressive que suggestive. La chute fut la conséquence du « *refroidissement* de l'amour divin ». (P. 246.)

Dans le corps même du Verbe originel, parmi les essences vives des potentialités qui le constituaient comme l'union des cellules vivantes compose notre chair, un certain nombre voulut s'éloigner plus encore de la source unique, leur amour pour elle se *refroidissant* au profit de leur amour-propre. Première chute; celle des essences vives (révolte des Titans, de Typhon, de Satan, déchéance des Anges). Dans le séjour nouveau qui leur fut assigné (celui du Paradis zodiacal), se produisit une seconde chute, un *refroidissement* nouveau et semblable, représenté par la naissance de l'Adam-Eve (qui descendit cette fois au Paradis terrestre). Lui-même enfin déchu en tombant dans la séparation des sexes et la vie terrestre.

A chacune de ces chutes correspond, à la fois, une concrétion matérielle — l'être restant toujours trinitaire, *matière animé* par l'*Esprit* — et aussi une multiplication, une différenciation qui s'accroît avec

l'éloignement du centre unique. On pourrait la comparer à la précipitation du charbon se déposant en *poussière* noire par la décomposition d'un carbure quelconque qui fait passer le charbon de l'état gazeux uniforme, à l'état solide infiniment divisé. « Nous sommes ainsi (nous hommes actuels), les grains vivants de la poussière spirituelle que produit l'Adam-Eve en se dissolvant; et toute l'œuvre de la Rédemption consiste à nous ramener tous dans l'harmonieuse et vivante unité de l'origine. *Instaurare omnia in Christo.* » (Saint Paul, *Eph.*, l. 10, p. 262) (1).

Nous sommes donc tous solidaires de cette chute symbolisée par la faute du paradis terrestre, y ayant tous participé, et nous ne pouvons sortir des froids abîmés qu'en reconstituant notre union première par la chaleur de l'Amour : Amour des uns pour les autres, afin de triompher du morcellement, de l'égoïsme; réchauffement de l'amour divin, de l'attraction centrale, afin de triompher de la force centrifuge qui nous a dispersés.

Doctrine fondamentale, radicalement opposée à celle des maîtres Hindous indiquée ci-dessus, de la rédemption individuelle; doctrine éminemment sociale aussi : dans celle Hindoue, les molécules individuelles ne se rassembleront qu'en se retrouvant dans le centre universel; — dans la doctrine chrétienne du Sohar, l'Amour rassemble ces individualités déchues,

(1) Ainsi s'expliquent les apparentes absurdités de la Genèse : l'unité du couple Adam-Eve comme origine du genre humain, parce que nous sommes les molécules maintenant isolées de la première synthèse, Adam-Eve; il y a chute par attraction du pôle négatif; il y a chute originelle dont tout le genre humain est responsable parce qu'il est constitué de toutes les molécules désintégrées, et ainsi de tout le surplus de ce récit symbolique.

en *synthèses successives*, par une série de *Rédemptions* de plus en plus étendues, de sorte que la dernière identifie au centre universel des synthèses déjà considérables, des Anges. La *société* est le moyen de réalisation, l'acheminement vers ces synthèses.

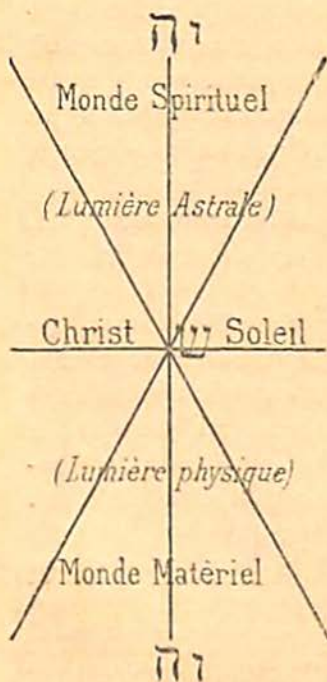
Mais comment ranimer ces forces attractives d'où renaîtra l'Union, la Fraternité? Qui peut nous arrêter dans cette dispersion indéfinie une fois l'impulsion donnée, si ce n'est une impulsion contraire? — Et d'où peut venir cette impulsion contraire d'ailleurs que du centre positif seul opposé à la surface négative de la sphère? Il faut donc qu'un rayon attractif s'élançe pour ainsi dire de ce centre vers la région périphérique des diffractions et des répulsions; il faut que le Fils de Dieu *descende* parmi les fils de l'homme, que l'Adam resté pur (c'est-à-dire attractif), vienne reprendre l'Adam *déchu*, dans les abîmes de l'infini, en se manifestant à lui à travers un voile de chair transparent.

Voilà la Rédemption chrétienne! Un rayon, une attraction, une impulsion propre à arrêter d'abord, à maîtriser, puis à ramener les monades égarées, mais à les ramener d'un mouvement lent, progressif et voulu. Il n'y a de Rédemption que pour celui qui consent à s'identifier à Christ et qui réussit à le faire (1).

(1) Là est le trait d'Union avec l'Inde. Par ce détail, en effet (qui constitue le libre arbitre en même temps), la Rédemption finale rassemblera bien toutes les molécules individuelles régénérées par leur union avec le Verbe. « C'est par lui que sera restauré, unifié, tout ce qui est dans le Ciel et sur la Terre — en vue de la reconstruction complète de son corps universel. » Saint Paul, *Eph.*, I, 10 et IV, 12.) — Mais cette réunion est progressive, composée de réunions successives d'ordre moindre, de synthèses *sociales*. C'est ce que ne dit pas l'Inde: elle méconnaît l'action *sociale* du Verbe.

Il y a donc plusieurs degrés dans la descente du Verbe dans la matière jusqu'à ses limites extrêmes, jusqu'aux enfers. Il y a plusieurs Christs ; en allant aussi loin que possible, « il y en a même autant que l'Humanité a compté de membres jusqu'ici » ; mais, parmi tous ces Christs, le Christ catholique, le Rédempteur de l'Humanité dont le second avènement s'approche est le *Christ-Solaire*.

Ce mystère qui n'avait peut-être pas été énoncé aussi expressément jusqu'ici (voir notamment dans



Eliphaz Lévi, ou dans la *Mission des Juifs*, et la *France Vraie*), explique, symbolise et résume toute la création avec sa vie totale. Il se traduit par une figure très simple (indiquée page 291 du *Monde nouveau*, donnée déjà à la p. 11 de la fin de l'*Ancien Monde* du même auteur, et que l'on trouvera plus complètement encore à la page 38 de la *Mission des Juifs*).

L'angle supérieur représente l'ensemble du monde spirituel. La première polarisation et les premières concrétions de l'*Unité* absolue : 77.

L'angle inférieur renferme le monde matériel, de la multiplication des éléments, des transformations indéfinies et perpétuelles : $\bar{\eta} \gamma$.

On voit que dans cette description sommaire de la Création, ou *Involution*, le monde spirituel se termine d'abord par une concrétion unique, le *point mathématique*, qui renferme en potentialité toute la force, tout le Verbe; et que le Monde matériel est l'expansion, l'explosion, pour ainsi dire, de ce point (1).

Physiquement, c'est-à-dire à ne considérer que la

(1) Mathématiquement, cette représentation serait plus claire par une hyperboloïde de révolution dont les deux nappes représenteront les deux mondes spirituel et matériel et dont le centre S sera le Soleil: Son axe transverse sera l'image du Verbe, Représenté par l'homme, sa tête sera au foyer divin F; la partie inférieure de son corps au foyer matériel F'; son cœur au centre S (tels sont les trois centres du corps humain, correspondant aux trois mondes — le monde *intelligible* est ici entre les deux branches de la courbe, la partie horizontale de la croix).

Cette même courbe peut donner lieu à bien d'autres remarques: à celle-ci notamment: La *forme* des astres, du système solaire, celle générale de la matière même est la sphère, engendrée par le *cercle* — La trajectoire des planètes dans l'espace est l'*ellipse* — celle des comètes qui passent d'un système à l'autre est la *parabole*.

Et quand on veut représenter l'Univers entier, on trouve l'hyperbole (ou les deux pôles extrêmes se rejoignent dans l'*infini*), à mesure qu'on s'éloigne de la matière, la dualité apparaît (par les *foyers*), puis l'infini, pour se résoudre en *trinité unie* dans les infinis contraires.

Le *point* est leur centre commun comprenant à la fois les deux infinis et cependant concret (positif et négatif; Esprit et Matière, Verbe incarné).

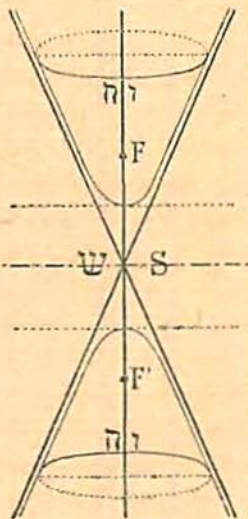
Toutes ces figures sont comprises dans la formule générale: $Ax^2 + Bx + C = 0$ essentiellement trinitaire, car elle peut s'écrire, ou:

$$Ax^2 + Bx = C$$

c'est-à-dire que C équilibre les deux ordres de variable Ax^2 et Bx .

ou bien $Ax^2 + Bx + C$ (le trinôme) = 0 (égale le Néant, l'Absolu).

Le Tout réel dans son ensemble est la même chose que le Néant!



substance, qui, pour nous, humains, est l'expression la plus perceptible de la duade universelle (Essence-substance, π '), la lumière astrale, pour devenir lumière sensible, se concentre en un point, centre de force vitale d'un monde, source calorique, électrique et lumineuse, un soleil; et, dans ce monde inférieur, qui est exactement l'inverse du monde supérieur, l'ombre, le froid, la multiplicité (π), l'inertie dominant en proportion de l'éloignement du centre, le soleil; tandis qu'au contraire, dans la sphère supérieure, le positif, actif, spirituel (π') se dégage à mesure qu'on s'élève (1).

Maintenant, comment se fait l'unité dans cet ensemble? Par l'axe vertical de la figure, axe dont le milieu sera au centre des deux angles, ses deux moitiés plongeant respectivement dans l'angle supérieur et dans l'angle inférieur. C'est par cet axe que la matière est reliée à l'esprit, à *travers le point central*; c'est par cette ligne de vie que le dernier atome minéral, au fond des ténèbres terrestres, est relié au créateur, à *travers le soleil*.

Et qu'est-ce que cet axe qui relie dans la création tout entière la *Substance* à l'*Essence*? C'est le VERBE. Son centre est le soleil, et pour que l'atome matériel *involué* retourne, par l'*évolution*, à sa source spirituelle, il faut qu'il passe par ce verbe et son point central entre deux infinis. Voilà comment le Christ est le rédempteur universel, l'agent de la Rédemption générale aussi bien que celui de la rédemption individuelle.

(1) Ce point de vue physique est admirablement établi par le savant ouvrage de Babbitt : *Light and Color*.

Son cœur est au centre *de la croix*. Sa tête est dans les cieux, son corps est sur la terre. Il est notre Seigneur et notre Sauveur. Il n'y a pas d'image plus claire ni de réalité plus nette.

Son nom de Jésus la résume en *un mot*; voici comment :

Iehovah (Iod-Hé-Vau-Hé, יהוה) exprime l'ensemble de la création :

יה en est la première partie, celle spirituelle, l'angle supérieur de la figure.

הו en est la seconde, celle physique, l'angle inférieur.

Entre ces deux moitiés, placez comme signe du centre le Shin ש (symbole à la fois de la matérialisation et du point de départ) (1) et vous avez le nom hébreu de Jésus :

יהוה-ש = Iehoshua

Ce symbolisme de la croix est universel ; on le retrouve dans les restes les plus anciens, chez les peuples les plus barbares. « C'est ce même Christ, sans doute, que les Hindous représentent de temps immémorial, planant dans l'espace et crucifié entre ciel et terre. » (P. 291.)

(1) D'après Fabre d'Olivet, le ש qui est le ה passé à l'état de consonne, peint les mouvements légers, les sons durables et doux (l'origine de tout mouvement, de toute vibration, comme la partie de l'arc d'où la flèche s'élance). — Son nombre est 300 (la trinité deux fois descendue le produit de יה).

On peut retrouver ces expressions dans la figure Kabbalistique, prime du dernier numéro de l'Initiation ; le triangle supérieur nous montre la création totale, י devenant יהוה.

Puis au milieu et au sommet de notre monde, le Christ solaire, et dans les flammes qui en rayonnent, son nom inscrit sous cette forme significative :

יהוה
ש

Par là encore s'expliquent le sens de l'adoration du soleil et tous les symboles empruntés au Zodiaque, à la marche apparente du Soleil vu de la Terre, exprimant à l'humanité, par la loi universelle des analogies, le Mystère de la Chute et de la Rédemption.



Tout cela n'est que symboles, allégories, objecte M^{me} Blavatsky (*Lotus* cités plus haut).

Allégories pures non pas! répond l'abbé Roca, (qui affirme sa foi dans l'incarnation du Verbe au début de notre ère), mais « vérités réelles et figuratives en même temps, historiques et symboliques, sans cesse en action dans tous les mondes et dans toutes les humanités qui n'en font qu'une en définitive ».

« Pauvres Bouddhistes, ajoute-t-il, ils nous demandent une preuve de la réalité historique de notre Christ dont ils nient la divinité et même l'existence! Mais cette preuve, ils l'ont sous les yeux, même là-bas, chez eux! C'est la preuve de fait et d'action, celle-là, la meilleure de toutes!... Il faut bien qu'il soit vivant notre Christ, pour qu'il vous mène comme il fait! Qui vous roule dans l'Inde en ce moment, si ce n'est Lui? Qui vous arrache des mains le sceptre de la domination pour le faire passer aux mains des Anglais, des Russes et des Français, trois peuples différemment rangés sous l'étendard de l'Évangile et de la Croix!... Qu'ils laissent leur glorieux Bouddha dormir en paix son dernier sommeil dans le sépulcre de ses pagodes... son ère est close; autour de lui,

plus rien ne bouge, plus rien ne marche. Ah ! il ne dort pas ainsi, notre Dieu... » (Page 534.)

Mais évitons ici tout ce qui peut se rencontrer de passion et de personnalités, fût-ce de peuple à peuple, dans cet important débat. Jugeons-le des hauteurs où la Théosophie nous commande de nous élever. Au-dessus du Bouddhisme ésotérique, comme au-dessus du Christianisme ésotérique, il est un ésotérisme général qui explique et concilie tous nos dogmes en en montrant à la fois les vérités et les erreurs. C'est là qu'est le plus prochain voisinage de la Vérité, et de la Fraternité universelle; c'est là que nous devons tendre, en cherchant les traits d'union avant les divergences entre les doctrines qui nous sont offertes, afin de tendre toujours vers la synthèse de nos vérités partielles.

On a pu voir déjà par ce qui précède quelques points de contact qu'une étude attentive, impossible à suivre ici multiplierait bien aisément. C'est ainsi, par exemple, que d'une part on discute sur la fin du Kali Yuga, tandis que de l'autre il s'agit de l'un des cycles d'ordre moindre qu'il renferme. L'abbé Roca les distingue clairement (page 517) en nous désignant le *Kalki Avatar* par le *Christ-Royal*.

C'est ainsi encore que M^{me} Blavatsky oppose comme un argument décisif le caractère du Kali-Yuga, cycle de ténèbres où aucune rénovation ne pourrait trouver place, alors que ce caractère semble, au contraire, appeler toute rénovation, toute transformation, car le Kali-Yuga, c'est l'Arcane XIII : la *Mort* ! — Mais la *Résurrection* aussi ! La mort du monde ancien

pour la résurrection du Monde nouveau. Et de combien de rénovations partielles ne devra-t-il pas se composer dans ses cycles divisionnaires pour amener l'humanité de son état actuel au règne du *Christ-Royal* ! Car la nature ne fait point de sauts, elle progresse lentement, et combien de voiles n'avons-nous pas à arracher pour découvrir enfin au fond de notre enveloppe humaine, le Christ-Esprit ! Les 427,000 ans n'y seront certainement pas de trop !

Il faut bien reconnaître aussi que M^{me} Blavatsky ne représente que l'un des centres mystiques de l'Inde, et que ses maîtres, même en Inde, sont loin d'avoir l'assentiment général. Ce n'est pas sans de graves motifs, par exemple, qu'à la suite de cette discussion fondamentale publiée dans le *Theosophist* de 1887, M. Soubba-Rao s'est séparé de M^{me} Blavatsky, après avoir longtemps annoncé sa savante collaboration à la *Doctrine Secrète* publiée maintenant sans son nom, en dehors de son concours.

Me rappelant donc qu'un pandit Indien nous a affirmé dans le *Theosophist*, organe de la Société de Madras, que la religion catholique est celle qui, dans ses dogmes et dans son culte se rapproche le plus de l'ésotérisme commun, je me persuade aisément que cet ésotérisme qui éclaire les dogmes des Brahmes comme ceux des Boudhistes, des Persans, des Mahométans ou des chrétiens est bien au-dessus du conflit soulevé ici, et je garde toute ma foi dans la possibilité de cette Union théosophique entre l'Orient et l'Occident qui est aussi la conviction et le souhait de nos premiers philosophes modernes, Leibnitz, Spinoza,

Fichte, Hegel, Schopenhauer, Hartmann. Après Ballanche je me répète : « Les traditions orientales sont devenues les prolégomènes indispensables de la Bible, car elles contiennent sous une autre forme, les *vérités primordiales*. Une exégèse à la fois hardie et respectueuse... fera ressortir l'identité des cosmogonies mystagogiques et des cosmogonies scientifiques. » (V. *Monde nouveau*, p. 437.) (1).

..

Cependant, ce n'est pas encore le Christ Solaire, c'est le Christ planétaire, le Christ-Homme, humble et souffrant, que l'Église a prêché jusqu'ici, nous dit l'abbé Roca ; c'est lui seul qu'elle devait prêcher parce que les peuples n'auraient pu comprendre le Christ solaire ; il a fallu que ses arcanes restent voilés, comme il l'annonçait lui-même, jusqu'au jour de son second avènement. Mais ce jour approche ; l'humanité y est préparée par la fermentation du germe

(1) S'il m'est permis de hasarder ici une opinion personnelle, je dirai que les doctrines hindoues me semblent plus vraies au point de vue *métaphysique*, abstrait, les doctrines chrétiennes au point de vue *moral*, sentimental, concret : le Christianisme, le Zohar, la Cabbale, dans leur admirable symbolisme laissent plus d'incertitude, de vague dans l'intelligence philosophique (par exemple, quand ils représentent la chute comme source du *mal*, sans définir ni l'un ni l'autre, car cette définition donnerait un tout autre tour intellectuel à la question).

Mais ce Panthéisme indien, qu'il soit matérialiste comme dans l'école du Sud, ou idéaliste comme dans celle du Nord, arrive à négliger, à méconnaître, à repousser même tout sentiment et spécialement l'*Amour* avec toute son immense portée mystique, occulte.

L'un ne parle qu'à l'intelligence, l'autre ne parle qu'à l'âme.

On ne peut donc posséder complètement la doctrine Théosophique qu'en interprétant le symbolisme de l'un par la métaphysique de l'autre. Alors et alors seulement les deux pôles ainsi animés l'un par l'autre font resplendir, par les splendeurs du monde divin, l'incroyable richesse du langage symbolique, seul capable de rendre pour l'homme les palpitations de la *Vie absolue* !

Dans le *Monde nouveau* nous voyons la métaphysique hindoue aux prises avec le symbolisme judéo-chrétien ; à nous de chercher dans cette lutte même les éléments de leur combinaison harmonieuse.

divin semé il y a près de 2,000 ans. Le *Monde nouveau* va en réaliser l'éclosion par la diffusion des dogmes nouveaux capables de satisfaire un jour l'Orient aussi bien que l'Occident, et aussi par la constitution sociale, trinitaire à l'image de l'homme ou microcosme, à l'image du monde ou macroscome.

A ce *Monde nouveau* il faut un nouvel enseignement religieux, un nouveau sacerdoce correspondant aux nouveaux dogmes; ce sera l'ancien sacerdoce régénéré, épuré, converti: tout s'accorde à l'annoncer; les écritures saintes, les voyants, les philosophes et plusieurs prêtres au sein même de l'Eglise.

Il faut surtout un Souverain Pontificat nouveau, tête aussi sage que savante de la synarchie future. Ce sera aussi le Pape romain converti et délivré du Pouvoir temporel, le pape qui aura tué en lui le César, ce *Roi-fléau*, selon les prédictions de l'Évangile même. Alors il transmettra ses pouvoirs au Pontife nouveau désigné par le suffrage des peuples éclairés par la lumière de l'ésotérisme en confirmant leurs nouveaux dogmes.

C'est là ce qu'affirment et développent les chapitres xi à xiv.

Il faut voir par quels arguments remarquables empruntés à l'ésotérisme l'auteur rajeunit cette thèse dont l'énonciation toute nue est de nature à soulever bien des révoltes à notre époque. Ces chapitres appellent tout particulièrement l'attention du lecteur impartial; c'est là qu'est la portée sociale du livre. L'espace manque ici pour les résumer, mais il est deux points au moins qu'il faut signaler.

Le premier est emprunté à la tradition théosophique de la transmission de l'Initiation. Condamnée à prêcher, comme on vient de le dire, les dogmes mystérieux et voilés du *premier* avènement, la Papauté actuelle ne pourra remettre ses pouvoirs, avec sa vie, qu'à celui qui se sera *prouvé* Maître et Adepte de la Révélation nouvelle. Mais où est-il celui-là de nos jours, dans le chaos de notre monde en travail de renouvellement ? La Papauté, pour appliquer le mot d'un politicien célèbre, ne peut donc actuellement ni *se démettre*, ni *se soumettre* ! Immobile au milieu de notre évolution qui s'accélère, il faut bien qu'elle réponde à toutes nos revendications : *Non possumus ! — Siamo legati.* « Nous sommes enchaînés ».

Mais attendez la fin ; son agonie s'achèvera dans une apothéose pleine de grandeur, quand le Pape bénira en son successeur *converti*, l'accomplissement du Dogme nouveau dans le Monde nouveau.

A qui se refusera à croire à de pareilles transformations, le second des arguments cités ici va répondre par cette remarquable proposition (signalée à la page 431) qui, ajoutée à d'autres faits analogues, prouve de quelles sérieuses et profondes préoccupations est agité le haut clergé catholique : « Le père Boulenger Vauquelin, pour ménager la transition de l'ancienne à la nouvelle forme, propose au pape la fondation d'un Apostolat mixte, exercé simultanément par deux Ordres, l'un des prêtres célibataires, chargés de l'administration des sacrements et de la distribution de l'enseignement primaire aux enfants et aux mineurs de l'intelligence, — l'autre de prêtres,

mariés ou non mariés, à leur gré, qui fourniraient l'enseignement secondaire et supérieur aux adultes, aux majeurs de l'esprit, chez lesquels les besoins religieux sont autrement élevés que chez les petits peuples. » — « Il paraît, d'après ce qui m'a été dit en bon lieu, que cette combinaison n'a pas été mal accueillie au Vatican. »

Mais le livre même de l'abbé Roca, ajouté à ceux de plusieurs autres auteurs catholiques bien frappants aussi, quoique infiniment moins hardis ou moins explicites, n'est-il point par lui seul un fait bien frappant? L'auteur, on le sait, chanoine honoraire, ancien élève de l'école des hautes études ecclésiastiques de Paris, instruit à l'école du monde par de nombreux voyages, et, en même temps, savant théologien versé dans tous les textes sacrés, est aussi et se flatte d'être d'une orthodoxie parfaite sur tous les dogmes de la religion catholique sans exception. Si ces déclarations catégoriques en ce point ne semblent pas une preuve suffisante (pages 327, 328 notamment), on en trouverait de plus frappantes dans les approbations plus que tacites que ses œuvres obtiennent non seulement auprès de l'Archevêque de Paris, ou de Prélats dont les noms sont cités, mais au Vatican lui-même et près de ceux qui approchent le plus du Souverain Pontife (pages 148 et 318).

On remarquera, du reste, que tous les dogmes ésotériques qu'il expose si ouvertement sont appuyés sans cesse, on pourrait presque dire empruntés à peu près exclusivement à nos textes sacrés, dont les citations sont répandues à profusion dans l'ouvrage;

préoccupe guère des destinées du monde, elle est avant tout pratique et point spéculative, égoïste et étroite (le salut personnel y joue le rôle principal); son nom d'anglicane la caractérise admirablement, elle est anglaise et nullement universelle. Elle a merveilleusement secondé les instincts de la nation qu'elle était appelée à diriger : les missionnaires britanniques sont les meilleurs agents de colonisation qu'on puisse trouver. Ce peuple possède à un haut degré le sentiment de la solidarité, il n'a pas eu besoin de théoriciens pour lui faire comprendre que la prospérité de la communauté est la condition première du bonheur des individus; il a inventé le *self-government*. Sa révolution s'est accomplie sans un Rousseau, sans un Voltaire et sans un Montesquieu, et si le sang a été versé pendant cette période de transformation, c'est la passion religieuse bien plus que la passion politique qui l'a fait couler.

L'Anglo-Saxon sait tirer parti des enseignements qu'il reçoit et des découvertes dont on l'instruit au profit de ses intérêts matériels privés qui sont presque toujours aussi les intérêts généraux; il ne repousse pas les théories qui, par leurs applications, peuvent le servir et sa raison prudente ne s'effarouche pas des plus hasardées et des plus absolues lorsqu'il les juge utiles. Vous ne l'entendrez jamais médire de ses souverains et de ses ministres les plus despotes et les plus capricieux lorsqu'ils ont contribué, quels que soient les moyens employés, à la grandeur de sa patrie; il est cependant capable de s'exalter pour une idée au point de lui sacrifier sa vie, mais il conserve toujours

c'est surtout dans les Évangiles et dans saint Paul que l'auteur a su retrouver une quantité de principes méconnus ; la Kabbale, le Sohar ne servent guère qu'à les éclairer.

Ce livre est de nature à produire dans le monde catholique, où il est généreusement répandu, une sensation d'autant plus profonde qu'elle sera moins éclatante peut-être. Il ne doit pas attirer moins sérieusement l'attention de tout homme libéral, car il n'en est pas qui le soit plus que l'abbé Roca, au point de vue politique comme au point de vue religieux.

Qui pourrait soupçonner d'ultramontanisme ou de fanatisme clérical un écrivain qui, avec la hardiesse, souvent aussi avec la verve gauloise, comme avec l'esprit profondément religieux de notre malin Rabelais, ne craint pas de déclarer au clergé même « qu'il s'insurge contre les *Césariens*, les *humanimaux*, les « parpaillots », les criquets, les emberlucoqués, qui ravagent la Chrétienté », — ou, encore, que « le sacerdoce actuel abonde en porte-éteignoirs et noirs suppôts de Satan » (pages 521 et 522) — ou qui ose écrire : « Que de Saints hors de l'Église, que de diables dans l'Église !... L'Église n'est pas ce que s'imagine la gent dévote, ni ce qu'enseigne la gent politico-cléricale, pour qui la religion est faite de simagrées, de formules sèches et de bonnes prébendes... L'Église est un *corps*, oui ! mais elle est une *âme* aussi. Tel appartient à son *corps*, qui n'appartient pas à son *âme*, — c'est le cas de tous les membres morts, — et tel appartient à son *âme* qui n'appartient pas au

corps ; c'est le cas de bien des vivants ! Mieux vaut appartenir à l'âme sans appartenir au corps que d'appartenir au corps sans appartenir à l'âme. » (Page 535.)

Sa politique n'est pas moins hardie. Ce n'est pas sans raison que son livre est dédié « Au glorieux Centenaire de 1889 ? » Il faut lire de quelle main vigoureuse il fouille en maint endroit tous les Césars, tous les Rois-fléaux, tous les despotes, tous les Vampires sociaux. de grande comme de petite taille, du présent comme du passé, et de quel amour au contraire, de quelle sollicitude sincère il entoure tout ce qui est opprimé, tout ce qui souffre de l'ignorance ou de l'avidité d'en haut, tout ce qui aspire sincèrement à la lumière, à la Fraternité, de si bas que viennent les voix ou les prières.

Avec quelle verve, quelle chaleur, quelle simplicité, quelle modestie, on le sait déjà par les œuvres précédentes de l'abbé Roca ; il est donc inutile de s'appesantir sur la forme de son livre. Qu'il veuille bien me permettre, toutefois, de dire qu'à mon avis les premiers chapitres auraient gagné peut-être, sinon à être abrégés, du moins à être rejetés, comme une conséquence, après les dogmes ésotériques au lieu d'être posés auparavant comme un théorème dont l'énoncé trouvera trop de résistances pour être impunément étendu. Nous préférons aujourd'hui la méthode analytique à celle dogmatique dans nos enseignements. Qu'il me soit donc permis de recommander au lecteur de glisser rapidement sur les six premiers chapitres, à la première lecture ; je suis assuré qu'il y

reviendra ensuite avec beaucoup plus de plaisir et de profit.

*
**

Ce n'est pas du reste, pour le monde catholique seulement, ni exclusivement pour ceux qui s'intéressent à la sociologie, que ce livre si instructif peut offrir de l'intérêt. Il ne se recommande pas moins à l'étude attentive de tous ceux qui veulent s'instruire en occultisme; ils y trouveront grandement à réfléchir sur l'exposé, ramené à l'ésotérisme chrétien, de maintes théories principales que la nécessité de nous attacher à l'esprit du livre n'a pas permis de signaler dans cet article: j'y retrouve, notamment, à plusieurs reprises, l'explication de la Trinité; celles de la Création, de l'Evolution, de la Rédemption y occupent plusieurs chapitres; puis voici la constitution du Monde et celle de l'homme, la nature du fluide éthéré (fluide *tonique*) indiquée jusqu'aux déductions si profondes qu'elle peut suggérer sur l'essence et l'origine du langage; c'est encore la naissance des sciences; la théorie des éléments, et celle des éléments avec un aperçu sur les possibilités de la Magie. J'ai parlé longuement déjà des théories, capitales ici, sur le Christ auquel sont consacrées maintes pages outre un chapitre entier, et de celles sur l'Eglise, ou sur la Papauté, mais je regrette de n'avoir pu rien dire sur la théorie de la prière et sur la communion des âmes (développées dans les dernières pages) ni surtout sur ce chapitre magnifique consacré à la femme régénérée. La grâce et la

beauté de la forme sont ici en harmonie avec l'ampleur du sujet, et ne contribuent pas peu à faire ressortir, comme l'a voulu l'auteur, le rôle superbe de la femme, la gloire de l'homme, son nimbe, sa couronne, comme l'homme lui-même est l'image et la gloire de Dieu. (Saint Paul, *1^{er} Cor.*, XI, 7.) C'est là que trouvent place, tout naturellement, la grande question de la Vierge-Mère et de la Naisance du Christ.

* * *

Il n'est donc pas de lecteur sérieux et impartial qui ne doive trouver un très grand intérêt à la lecture de ce *Monde nouveau* dont la place est marquée dans la bibliothèque de tout disciple de la science divine, débutant ou non.

Quant au théosophe sincère, il bénira ce livre comme un appoint précieux à l'Union fraternelle entre tous les dogmes, toutes les races, ou tous les partis de notre nation ; il est de nature autant que quelque autre que ce soit, à prouver que la bannière théosophique peut rassembler sous ses plis le catholique auprès du libre penseur même franc-maçon, le savant auprès du religieux, le républicain auprès du monarchiste, et l'Oriental auprès de son frère d'Occident.

F. Ch. BARLET.

ESSAI

SUR LA SITUATION PHILOSOPHIQUE

II (Suite.)

Bien des gens, et ils sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, ennemis acharnés de toute église et de toute religion ne considèrent le progrès que comme l'arme destinée à anéantir le cléricalisme qu'ils ne séparent pas de l'obscurantisme; ils s'appellent eux-mêmes les apôtres de la libre pensée, bien que leur intolérance n'ait rien de commun avec elle. La plupart sont vulgarisateurs, conférenciers populaires ou auteurs d'ouvrages également destinés au peuple et à son éducation. Ils comprirent bien vite le profit qu'il y avait à tirer de cette doctrine qui n'ait la métaphysique, reléguait parmi les chimères la croyance en Dieu, le sentiment du devoir absolu, la loi morale, l'immortalité de l'âme, la sanction par delà la tombe de la vie humaine, la base et la raison d'être de la religion même. Ils répandirent dans les masses cet utilitarisme implacable qui subordonne tout au progrès. Ce mot de progrès, si vague et si difficile à définir nettement, leur fut d'un grand secours, ils s'en servirent pour éblouir les ignorants, pour fermer la bouche aux audacieux qui osaient protester contre l'énormité de leurs revendications et contre l'incohérence de leurs projets de réforme. Ils ne réussirent que trop bien, car ils affichaient en même temps

un libéralisme exagéré, s'inspiraient de Voltaire, de Rousseau et des Encyclopédistes et prétendaient démontrer que la philosophie positive s'accorde admirablement avec les *Grands Principes* si durs aux Français d'aujourd'hui.

C'est alors qu'on entendit parler d'une morale nouvelle, de la morale laïque, complément naturel de l'instruction obligatoire et du suffrage universel. Cette morale ne saurait remplacer ni la morale chrétienne, ni la morale spiritualiste, car ses auteurs l'ont extraite de la psychologie expérimentale, de la sociologie et de la théorie de l'évolution, indépendamment de toute métaphysique (c'est ce qu'a fait récemment Herbert Spencer); or le fondement de la morale n'est-il pas purement et exclusivement métaphysique? Le plaisir est le seul mobile qui leur reste à invoquer : sans vouloir discuter ici la valeur intrinsèque d'une loi sociale basée sur le plaisir, même pris dans son sens le plus élevé et le plus étendu, n'est-il pas évident qu'on retournerait à la barbarie avec un tel enseignement? La conscience naïve et peu compliquée de l'homme du peuple n'est point satisfaite par des règles établies au moyen d'arguments plus ou moins subtils. Il lui faut des maximes absolues qui ne transigent pas, auxquelles il puisse avoir recours dans tous les cas et qui lui indiquent sa conduite sans qu'il puisse s'élever aucun doute dans son esprit, et c'est seulement hors de la nature visible qu'on en trouvera les principes. Remplacer les notions du bien et du mal par celle de l'utilité particulière ou générale, c'est livrer l'homme à ses instincts les plus vils.

On cherche à le convaincre qu'il n'est qu'un animal plus perfectionné que le reste des êtres sans insister sur les caractères qui l'en distinguent. On lui signale son origine inférieure et ne lui laisse pas entrevoir clairement la fin vers laquelle il doit tendre, on le rabaisse à plaisir et on lui retire l'Idéal. Qu'on s'étonne ensuite des progrès que font chaque jour parmi nos ouvriers et nos paysans les idées subversives du communisme et de l'anarchie, de la désagrégation politique et de la pourriture morale qui nous gagnent avec une effrayante rapidité et dont nous mourrons si une réaction violente ne vient à temps nous sauver.

Les résultats sont palpables et ils inquiètent les plus optimistes. Quoi qu'on dise, l'athéisme nous envahit, la croyance en un Dieu personnel, sanction suprême de nos lois, sauvegarde de nos institutions, disparaît et rien ne les remplace ; les vertus qui font la force et la grandeur des nations et des individus, l'abnégation et le sacrifice sont traités de sottises et le génie lui-même est mis au rang de la folie.

A la veille de fêter le centenaire de ce drame gigantesque dont les acteurs les plus humbles rivalisaient d'héroïsme, nous nous débattons dans la pire des médiocrités, sans foi et sans espérance. On s'ingénie à rapetisser la mémoire de nos grands hommes, à renverser ce dernier culte encore debout parmi tant de ruines et c'est le représentant le plus autorisé de l'école positiviste actuelle qui écrit les *Origines de la France contemporaine*, imitant ses maîtres anglais et se faisant ainsi le complice de nos ennemis, alors que ceux-ci ont eu leurs philosophes, leurs défenseurs les

plus zélés, les plus jaloux de leur gloire et les plus soucieux de leur grandeur.

Mais, direz-vous, l'Angleterre subit depuis aussi longtemps que nous les mêmes influences, Stuart Mill, Bain et Herbert Spencer valent bien Comte, Littré et Taine, et cependant elle est loin de présenter les mêmes signes de décadence ; ses institutions sont aussi solides que par le passé et la majorité du pays s'attache à conserver scrupuleusement l'ordre et le régime établis ; comment expliquer cette différence ? C'est ici que la question du milieu intervient. On ne peut nier toutefois que, malgré le soin extrême que les Anglais mettent à sauver les apparences, il n'y ait dans leur société comme dans la nôtre des germes de désorganisation et que leur édifice politique, produit du temps et des lentes réformes, ne tremble un peu sur sa base ; les désordres de l'Irlande, la fréquence des grèves et des meetings populaires dirigés contre le Parlement le prouvent assez. Mais les deux races, l'Anglo-Saxonne et la nôtre diffèrent trop pour que des causes identiques produisent sur elles des effets semblables. Ainsi un même virus inoculé à deux individus déterminera chez eux des troubles et des ravages dont les caractères et la gravité varieront avec le tempérament de chacun.

De tout temps les Anglais se sont montrés réfractaires à la métaphysique. Ce n'était donc pas les priver beaucoup que de la leur supprimer complètement. Leur théologie n'a jamais eu ni la profondeur allemande ni la subtilité française ; elle accepte la révélation sans chercher à la comprendre et ne se

assez de sens pour ne pas faire le jeu des ambitieux téméraires. Ce ne fut point par de belles paroles, mais par des actes que Cromwell sut s'attacher les puritains, et ces mêmes puritains, si révolutionnaires qu'ils paraissent, n'ont jamais lancé leur pays dans des aventures périlleuses ni prêté l'oreille à des utopies impossibles ; ils étaient aussi sages politiques qu'insensés fanatiques.

On s'explique ainsi que, dans un pareil terrain, l'évolutionisme et la psychologie physiologique n'aient pas fructifié comme chez nous ; les églises n'en ont pas beaucoup souffert, du moins jusqu'à présent ; même l'auteur des *Premiers Principes* a pris soin de ne pas blesser la conscience de ses concitoyens ; loin d'affirmer l'incompatibilité de la science et de la foi, il a affecté de les réconcilier l'une avec l'autre ; mais cette tolérance est jouée, il suffit, pour s'en convaincre, de lire le chapitre intitulé *Réconciliation*.

Cependant les Anglais se sont enthousiasmés pour ce système qui admet à priori le perfectionnement individuel et collectif, qui fait ressortir l'importance de la lutte pour la vie, qui promet la victoire aux hommes et aux peuples les mieux armés et qui prédit, avec l'assurance de la certitude, le triomphe des nations les plus industrieuses et les mieux policées ; ils se sont comparés aux autres, ils en ont conclu qu'ils se trouvaient dans les meilleures conditions de longévité, que leur avenir était aussi brillant que leur passé était glorieux, et leur orgueil a porté aux nues le penseur qui les désignait, sans oser les nommer, comme les porte-drapeau de la civilisation et du progrès. —

L'évolutionisme a tous les caractères d'une philosophie nationale, tandis que le positivisme français n'en a ni les défauts ni les qualités.

Ce que M. Spencer appelle le *préjugé du patriotisme* est en France plus effacé que partout ailleurs ; il n'y a point chez nous d'opinions assez prépondérantes pour qu'on ait à en redouter la tyrannie, les esprits hardis et novateurs n'y usent pas de ménagements, car ils n'ont rien à craindre du scandale ; d'autre part, le public s'y passionne aisément, il a soif de l'inédit et il a bu avidement à la coupe des nouvelles doctrines ; il se ressent maintenant du poison qu'elle contenait.

Nous ne sommes pas toutefois les seuls à en souffrir, la Russie leur doit ses nihilistes et le mal semble sans remède. Si on examine les changements accomplis dans ce vaste empire depuis Pierre le Grand, on est frappé de la rapidité avec laquelle ils se sont opérés, sous l'impulsion première d'un homme de génie, et non par le besoin de la nation qui, il n'y a pas longtemps, était encore plongée dans le servage. L'utilitarisme s'est emparé de ces intelligences neuves, à peine affranchies, encore barbares et enfantines, enclines au mysticisme, à la rêverie et violentes à l'excès ; il en est résulté une atrophie de la conscience et du sens moral, qui est cause des atrocités dont nous avons été témoins, de ces crimes contre lesquels toute répression est impuissante et qu'a justement flétris l'unanime indignation du monde civilisé.

Après avoir résumé brièvement, dans le premier chapitre, les doctrines philosophiques du XIX^e siècle, nous avons eu pour but, dans les pages qui précèdent, de les étudier au point de vue de leurs rapports avec les sociétés parmi lesquelles elles ont pris naissance; dans les chapitres suivants un examen plus approfondi du positivisme et de la psychologie anglaise, un aperçu sur le néobouddhisme et sur le mouvement mystique nous conduiront à la conclusion par laquelle, procédant du connu à l'inconnu, nous essaierons de prévoir l'évolution de la philosophie contemporaine.

W***.

HYPNOTISME

L'Hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal,
par le Dr GILLES DE LA TOURETTE. — In-8°, Paris, E. Plon et C^{ie},
1887.

CE massif volume est précédé d'une préface de M. Brouardel, dans laquelle l'illustre professeur nous donne un aperçu un peu fantaisiste de l'histoire du magnétisme. M. Brouardel commence par exécuter en bonne et due forme Mesmer et ses disciples. Après la Révolution, le mesmerisme, que la Science croyait mort parce qu'elle l'avait enterré, — c'est ainsi que les chats s'imaginent qu'on ne sent pas leurs ardeurs lorsqu'ils les ont recouvertes de leur mieux. — le mesmerisme, disons-nous, fit une nouvelle invasion.

« Mais, observe le *préfaceur*, en dehors de quelques personnalités, la forme fut encore plus déplorable. Ses pratiques se trouvèrent reléguées dans des cabinets de magnétisme ; elles furent exercées sur des sujets extra-lucides par des exploiters dont la réputation personnelle n'était pas faite pour réhabiliter la méthode. Tout ce qui touchait au magnétisme portait les stigmates du charlatanisme... Quelques efforts avaient bien été tentés pour débrouiller ce chaos : rappelons seulement les enquêtes de l'Académie de médecine et les rapports de Husson ; mais la doctrine, prise en flagrant délit d'imposture, sombra tout entière. L'exploitation se fit, dès lors, dans les cabinets de consultations magnétiques ; les médecins n'osèrent plus se compromettre au contact des adeptes de ces théories. »

On voit que M. Brouardel est peu au courant de la question dont il parle ; chacun sait, en effet, que les « quelques personnalités » qui se sont occupées du mesmerisme depuis la Révolution se comptent par milliers, en France et à l'étranger. Je veux bien croire qu'ils ne sont pas de la force de nos fameux docteurs modernes ; mais ils ont fait ce qu'ils ont pu, c'est déjà bien beau, étant données les conditions qui leur étaient imposées par les circonstances.

Comment trouvez-vous aussi les « quelques efforts tentés par l'Académie de médecine pour débrouiller ce chaos » ?

Le docteur Frappart, une des *quelques personnalités*, prévoyant que le magnétisme ferait son chemin en dépit des Pontifes de la Science, écrivait

en 1839 : « Mais dans ces temps-là, je vous le prédis, ils chercheront à s'emparer du magnétisme comme on s'empare d'une propriété qu'on veut exploiter seul. » (*Lettres sur le magnétisme et le somnambulisme*, p. 27.) La prédiction est aujourd'hui plus que réalisée, puisque les ci-devant contempteurs du magnétisme, non seulement cherchent à s'en emparer, mais le travestissent, le falsifient, avec une impudence qui ne paraît pas exempte des stigmates du charlatanisme.

M. Brouardel est d'ailleurs excusable de ne pas mieux connaître l'histoire du magnétisme. Le savant professeur est un des hommes du jour ; il est un des premiers desservants de la chapelle de Sainte-Opportune.

Je doute qu'il existe quelque commission scientifique, médicale ou hygiénique dont il ne soit pas président, ou tout au moins l'un des principaux membres. On comprend, dès lors, que cet illustre professeur n'ait pas le temps de se tenir au courant de ce qui se fait en magnétisme. Il y a même lieu de s'étonner qu'il puisse suffire à toute la besogne dont il est chargé, et écrire encore des préfaces ou du moins les signer ; et j'incline beaucoup à croire que c'est tout au plus s'il a le temps d'entrer et de sortir dans chacune de ses commissions pour toucher ses jetons de présence. Ne lui en voulons donc pas d'ignorer l'histoire du magnétisme, et passons à l'examen du livre dont il a écrit la préface.

La note dominante du livre du D^r Gilles de la Tourette, comme, au surplus, de tous les livres qui

traitent doctoralement de l'hypnotisme, c'est l'insulte et l'injure contre les magnétiseurs, qui sont tous des ignorants, des imposteurs, des charlatans, des exploiters de la crédulité publique. Le jeune docteur ne fait même pas exception pour Mesmer, son confrère en doctorat, qu'il nous représente comme un exploiteur; « tenant plus à l'argent qu'aux faveurs de ses clientes », etc.

Mesmer n'est pas notre idéal. Nous ne prétendons pas le disculper d'avoir placé ses intérêts pécuniaires au-dessus de la science; cependant le moins qu'on puisse faire, c'est de lui rendre justice. Or, voici ce qu'en dit Deleuze, bien mieux en situation de le juger que les jeunes gens qui lui jettent aujourd'hui la pierre.

« En regrettant que M. Mesmer ait calculé les intérêts de sa fortune, et non ceux de sa gloire, on ne peut cependant blâmer sa conduite. Comme il avait acheté le droit d'exercer la médecine, il avait incontestablement celui de faire payer ses leçons. Au reste, il instruisit gratuitement plusieurs personnes, et je dois citer ici un trait qui prouve qu'il savait unir la délicatesse à la générosité, et qu'il n'a peut-être pas tiré des souscriptions autant d'argent qu'on a voulu le faire croire. M. Nicolas, médecin de Grenoble, était venu pour se mettre au nombre de ses élèves. En présentant à M. Mesmer la somme convenue, il lui avoua que ce sacrifice le gênait beaucoup. « Je vous remercie de votre zèle et de votre confiance, lui dit M. Mesmer; mais, mon cher confrère, que cela ne vous inquiète point : voilà cent louis; portez-les à la caisse, pour qu'on croie que vous avez payé comme

« les autres, et que ceci soit un secret entre nous. »
C'est de M. Nicolas que je tiens cette anecdote. »
(*Hist. crit. du Magnet*, I, p. 20.)

Quand Mesmer serait l'homme le plus cupide du monde et le plus grand charlatan qui ait jamais paru, cela ne prouverait rien contre la doctrine magnétique et encore moins contre les magnétiseurs en général (à commencer par celui que nous venons de citer), qui ont sacrifié leur repos, leur réputation, leur fortune pour propager une doctrine qu'à tort ou à raison ils croyaient vraie et utile.

En tout cas, si quelqu'un avait le droit d'accuser les magnétiseurs d'avarice et de charlatanisme, ce seraient les médecins moins que tous autres.

Que pensez-vous, par exemple, sans citer personne, de ces grands docteurs en vogue, professeurs dans les hôpitaux, qui font payer 40 francs des consultations particulières dans le genre suivant :

Le docteur. — Qu'avez-vous ?

Le malade. — Telle maladie.

Le docteur. — Prenez tel médicament.

Coût de la consultation : 40 francs !

Huit ou quinze jours après :

Le docteur. — Comment ça va-t-il ?

Le malade. — Votre remède ne m'a rien fait.

Le docteur. — Continuez.

Coût de la consultation : 40 francs !

Toute la différence entre le docteur et le magnétiseur, c'est que celui-là exploite le public avec garantie du gouvernement qui lui confère le monopole avec le diplôme.

Voulez-vous un exemple plus ancien et aussi topique du désintéressement des médecins? Je le trouve à la page 16 du *Traité de Magnétisme* de Joseph Olivier (Toulouse, 1849). On y lit (extrait de plusieurs journaux de la première quinzaine d'août 1848), que les trois médecins : Récamier, Boileau et Massé, qui soignèrent Frédéric Soulié dans sa dernière maladie, à Bièvre, *en qualité d'amis*, réclamèrent à ses héritiers :

Récamier, 3,000 fr. à raison de 40 fr. par lieue ;

Boileau, 3,800 fr. pour 76 visites à 50 fr.;

Massé, élève de Récamier, 2,800 fr., en comptant à 40 fr. chacune des journées qu'il avait passées auprès de son ami Frédéric...

On sait que nos chers amis les médecins sont des amis chers; et que les docteurs en hypnotisme feront bien de discuter d'une autre façon avec les magnétiseurs, car on n'a que l'embarras du choix pour retourner contre eux, et c'est de bonne guerre, les armes dont ils se servent si imprudemment.

Au surplus, les hypnotiseurs n'ont pas le choix des armes. Ils se servent de l'injure parce qu'ils n'en ont pas d'autres à leur disposition.

En effet, si l'on en croit M. Gilles de la Tourette, les magnétiseurs n'ont rien fait qui vaille; ils ont mal observé les faits, ils les ont mal expliqués, et le magnétisme n'a acquis droit de cité dans la science que depuis les travaux du professeur Charcot, son maître, qui a donné des phénomènes en question la seule explication scientifique.

Malheureusement pour elle, cette explication est si

scientifique, qu'il n'y a pas encore deux hypnotiseurs d'accord même sur les faits. A la Salpêtrière on constate de certains phénomènes et on les explique d'une certaine façon, très scientifique, je le crois, puisqu'on le dit, et que l'infailibilité est transférée des prêtres aux médecins ; mais, probablement trop scientifique, puisqu'à Nancy on n'observe pas les mêmes phénomènes, on en observe d'autres, que les charcotistes ne voient pas, et on les explique d'une autre façon. A Rochefort, c'est encore autre chose, et ainsi de suite.


On comprend qu'en présence d'un pareil concert, nous serions bien embarrassé de discuter la fameuse explication scientifique du Dr Gilles de la Tourette et de son maître le professeur Charcot ; nos lecteurs nous trouveraient même par trop naïf si nous prenions cela au sérieux.

Il y aurait peut-être un moyen de mettre la science d'accord avec elle-même et d'amener à s'embrasser les diverses Ecoles d'hypnotisme. — On appelle cela des Ecoles ! le nom est vraiment bien choisi — ce serait de confier aux hypnotiseurs le monopole du magnétisme, comme ils possèdent déjà celui de la médecine.

C'est effectivement à cette conclusion qu'aboutit l'élève du professeur Charcot.

L'idée n'est pas nouvelle, comme on sait. Nous ne la discuterons pas ici, car elle nous mènerait trop loin ; mais nous aurons, espérons-le, l'occasion d'y revenir, et les docteurs de l'hypnotisme, les princes des prêtres de la science ne perdront rien pour attendre.

ALEX TOR.



PARTIE LITTÉRAIRE

LA MAISON HANTÉE

Il y a quelques années il me fut ordonné par la Faculté de quitter Paris, et d'aller passer l'hiver dans le Midi. Je choisis naturellement la ville où résidait ma famille, et vers le mois d'octobre je me rendis à Toulouse accompagnée de mon domestique Antoine et d'une femme de chambre, tous les deux depuis longtemps à mon service. Je louai près de chez ma mère et dans un quartier fort tranquille, une grande habitation que je fis meubler, je m'y installai assez rapidement, ayant adjoint aux gens que j'avais amenés, une femme du pays pour me servir de cuisinière.

La maison était un simple rez-de-chaussée bâtie sur un vaste sous-sol où se trouvait la cuisine, les chambres des domestiques et une salle à manger d'été. Tout le haut m'était donc destiné. C'était confortable, en plein midi, très gai, très clair. Un petit jardin, plutôt une cour ornée, précédait le perron par lequel on arrivait chez moi, des murs très hauts me défendaient des voisins assez éloignés, du reste.

La porte qui donnait sur la rue était une grande grille que dès le soir j'avais donné ordre de fermer à clef. De l'autre côté de la maison, et sans aucune communication par les jardins, une pelouse, une charmille, quelques carrés de rosiers; le tout garanti toujours par le mur d'enceinte. Je pouvais donc vivre là en toute sécurité comme dans une petite forteresse, admirablement gardée des rôdeurs.

La première nuit de mon installation je fus réveillée par un bruit assez étrange dont je cherchai de suite à me rendre compte, c'était comme si sans précautions aucunes on faisait l'appartement; des chaises enlevées, des fauteuils frappés, des meubles changés de place. J'ouvre les yeux, je vis que pas la plus petite lueur ne filtrait à travers mes persiennes et je songeai à part moi qu'il était bien matin pour qu'Antoine se livrât à ses travaux. J'allumai ma bougie, je regardai l'heure. Ma montre marquait minuit et demi. Ne comprenant rien à ce qui se passait, je sonnai si fort que mes domestiques effarés accoururent. Je leur racontai ce que j'avais entendu, les femmes prises de frayeur couchèrent dans mon cabinet de toilette et Antoine veilla toute la nuit dans la salle à manger en lisant *Monte-Christo*.

La seconde nuit fut également troublée par des pas étouffés, des glissements le long des murs, des froissements d'étoffe. Des livres que j'avais sur ma table furent jetés à terre, mes rideaux craquaient, on eût dit que des souris couraient sur mon lit, montaient et descendaient autour de moi... Je me levai et fus coucher dans mon cabinet de toilette absolument

persuadée qu'une légion de bêtes s'était introduite dans ma chambre. Le lendemain je la fis visiter, nulle trace d'aucune sorte.

Je racontai cela chez moi et je priai mon frère de venir coucher à la maison. Le lendemain de la nuit qu'il y passa, il vint me trouver au saut du lit.

— Je ne suis pas poltron, me dit-il, mais j'ai entendu ici des choses si bizarres qu'à ta place je quitterais la maison. Sûrement elle est hantée. On a frappé à ma porte, au plafond et sur le parquet... Je suis très effrayé... Mes vêtements ont été déplacés... Il y a un Esprit dans ta demeure. Pour rien au monde je n'y coucherais une seconde fois.

Les bruits continuèrent. Mes domestiques d'abord remplis de terreur s'habituaient à la pensée que la maison était véritablement hantée par un Esprit que fort irrespectueusement ils appelèrent *Coco*. *Coco* nous fit tous les tours imaginables : il brûla une armoire et en démonta une autre. Un soir où je descendais dans le sous-sol on tira un coup de pistolet à côté de ma femme de chambre qui s'évanouit de terreur, et une forte odeur de poudre se répandit dans toute la maison. Par trois fois nous vîmes aussi dans l'obscurité de la nuit de grandes stries phosphorescentes se dessiner sur le plafond de ma chambre à coucher ; mais le plus singulier fait est celui-ci :

Tous les soirs on frappait un grand coup à la porte qui donnait sur le perron. J'ai dit que cette porte était défendue de la rue par des murs très hauts entourant la cour et par une grille complètement inaccessible. Quoiqu'il fût impossible de pénétrer sans que

celle-ci fût ouverte, Antoine, persuadé qu'on nous jouait de mauvais tours, se mettait chaque soir en faction à l'intérieur de la maison, une main sur la targette, l'autre tenant un énorme gourdin dont il se proposait de châtier le farceur. Il restait ainsi souvent depuis neuf heures jusqu'à minuit sans qu'aucun coup se fît entendre, mais à peine avait-il tourné sur lui-même pour regagner sa chambre, QU'UN COUP FORMIDABLE ÉBRANLAIT TOUTE LA MAISON; d'un bond il était à la porte, l'ouvrait, fouillait le jardin... et n'y trouvait rien. Il neigea, les coups continuèrent à se faire entendre, la neige resta immaculée et cela dura tout le temps de notre séjour, HUIT MOIS environ.

Je me souviens d'un soir où ma mère avait dîné avec moi. J'étais un peu souffrante, je me couchai en sortant de table et elle s'assit près de mon lit. Nous causions fort tranquillement, les domestiques en bas, lorsque nous entendîmes rire près de nous... et au même instant on frappa trois coups à ma porte. Ma mère se leva toute pâle.

— Voilà Coco qui fait des siennes, dit-elle, je m'en vais, mais pour qu'il te laisse tranquille, je l'assure à haute voix que je vais faire dire des messes à son intention.

Elle le fit, mais la maison n'en continua pas moins à être hantée par Coco, et le bruit continua.

Eh bien ! savez-vous ce qu'il y a de plus étrange dans cette histoire ? c'est que moi *très craintive*, pour ne pas dire plus, dans l'habitude de la vie, je n'ai jamais eu peur, ça m'amusait presque. Coco était devenu un ami, et un jour où j'attendais une lettre

importante, je lui demandai, tandis que ma femme de chambre me coiffait, si cette lettre arriverait le soir même. A l'instant trois grands coups frappés sur ma glace me répondirent oui. Une heure après le facteur m'apportait la missive attendue.

Quand je quittai la maison hantée pour revenir à Paris j'espérai que Coco me suivrait. Il n'en fut rien. Je ne l'ai plus entendu. Il n'est pas même resté dans la demeure où je l'avais connu; je me suis informée de lui près des locataires qui sont venus après moi, ils m'ont regardée stupéfaits d'étonnement; la maison bien bâtie, bien solide, est parfaitement tranquille, et en fait d'Esprit les dames de la maison m'ont sournoisement demandé si, d'aventure, ce n'était pas moi qui avais perdu le mien.

Je n'en sais rien; tout ce que je puis dire c'est que dix à douze personnes peuvent certifier encore à l'heure qu'il est, que ce que je viens de vous raconter est absolument authentique.

MANOEL DE GRANDFORT.

INCANTATION

LA sombre nuit étend ses ailes sur la plaine;
Tout dort; on n'entend plus que la rumeur du vent.
Frère, enveloppe-toi dans le manteau de laine,
Comme Apollonius, le mage très savant.

*Tout dort ; on n'entend plus que la rumeur du vent ;
A l'horizon obscur filtre une lueur blême.
Comme Apollonius, le mage très savant,
Isole-toi : tu peux t'évader de toi-même.*

*A l'horizon obscur filtre une lueur blême ;
Le ciel met à la terre un couvercle étouffant.
Isole-toi : tu peux t'évader de toi-même.
Va ! mieux qu'un bouclier ton manteau te défend.*

*Le ciel met à la terre un couvercle étouffant ;
Pas d'étoiles ; partout l'obscurité profonde.
Va ! mieux qu'un bouclier ton manteau te défend,
Mais le torrent astral te roule dans son onde.*

*Pas d'étoiles ; partout l'obscurité profonde
Et, dans cette ombre lourde un silence effrayant.
Mais le torrent astral te roule dans son onde,
Des fantômes hideux passent en tournoyant.*

*Et, dans cette ombre lourde un silence effrayant ;
C'est l'heure où le hibou rôde dans les ténèbres.
Des fantômes hideux passent en tournoyant ;
Sois fort devant l'essaim de ces larves funèbres.*

*C'est l'heure où le hibou rôde dans les ténèbres,
La nuit triste s'emplit de son hululement.
Sois fort devant l'essaim de ces larves funèbres ;
Nul, dans ce tourbillon, ne plonge impunément.*

*La nuit triste s'emplit de son hululement ;
Tremblez, oiseaux blottis sous la feuille nouvelle !
Nul, dans ce tourbillon, ne plonge impunément
Si son essor ne doit l'emporter d'un coup d'aile.*

*Tremblez, oiseaux blottis sous la feuille nouvelle !
Le nocturne rôdeur cherche à vous dévorer.
Si son essor ne doit l'emporter d'un coup d'aile,
Malheur à l'imprudent qui s'ose aventurer.*

*Le nocturne rôdeur cherche à vous dévorer,
Mais bientôt reviendra l'aurore coutumière,
Malheur à l'imprudent qui s'ose aventurer
S'il ne peut affronter les courants de lumière.*

*Mais bientôt reviendra l'aurore coutumière,
L'aube refleurira, rose, dans le ciel clair.
S'il ne peut affronter les courants de lumière,
Qu'il retourne, au plus tôt, dans sa prison de chair,*

*L'aube refleurira, rose, dans le ciel clair,
Éveillant tous les nids avec sa fraîche haleine.
Qu'il retourne, au plus tôt, dans sa prison de chair.
La sombre nuit étend ses ailes sur la plaine.*

CHARLES DUBOURG.

BIBLIOGRAPHIE

LES ORIGINES ET LES FINS, *cosmogonie sous la dictée de trois dualités différentes de l'espace*. Prix : 2 fr. — Librairie des Sciences psychologiques, 1, rue Chabanais. Librairie G. Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts. Paris, 1889.

Le livre *Des Origines et des Fins*, auquel la Préface de M. Nus sert d'introductrice dans le monde des occultistes, est une synthèse, non pas des doctrines les plus récentes, mais de leurs conclusions encore

inédites. De cette synthèse, la Préface tend à faire le lien qui doit réunir le spiritisme et la théosophie, — si souvent en conflit, comme on sait.

Résultat bien désiré, car la situation est dure, de qui a assisté à des phénomènes tant spirites que théosophiques. Il ne suffit pas qu'il soit taxé d'imbécillité ou de manie par les sceptiques, bonnes gens attardés à digérer au coin du feu, laborieusement, les découvertes d'avant-hier et décidés à classer dans le surnaturel, et, partant, dans le mensonger, tout ce qui est hors... de la nature telle qu'ils la voient. Il ne suffit pas de passer d'après leur décret parmi le monde des aveugles pour un halluciné, — il faut encore se voir alternativement méprisé par les prétendus disciples d'Allan-Kardec et par ceux du Bouddha. Il arrive à ceux qui, à l'instar de M. Nus, ont regardé et de leur œil gauche et de leur œil droit, de se voir mis en demeure par cet esprit d'exclusivisme de se faire pour le moins borgne. « Eh bien, non ! Je veux voir, et je veux penser, sans entraves », s'est dit l'éditeur du présent livre.

Grâce à quoi, nous avons un traité auquel une de nos plus brillantes théosophes ne trouve rien de comparable, depuis les publications de H. P. Blavatsky et de Sinnett. Les spirites éclairés, sous une autre forme, exprimeront évidemment un égal enthousiasme. — Ceci, qui nous est offert en ces pages, pourrait donc bien être du vrai.

Le procédé par lequel ces communications ont été obtenues... est *spirite* ; les Dualités qui les émirent... rappelleront, dans un autre plan, à nos lecteurs, ces

complémentarismes tout *scientifiques* dont il leur fut naguère parlé; la genèse exposée, ... *théosophie* pure; les applications... tout ce qu'il y a de plus moderne en fait de *socialisme*; mais, en plus de tout cela et mélangé à cela, tout un flux de pensée nouveau qui monte à la surface, dans la dernière partie, s'y épand et brille d'un éclat étrange et que rien ne peut rendre.

La profondeur en est troublante au plus accoutumé des rêves indous ou germaniques. Et pourtant la lecture est plus facile que celle d'un roman. Au bout de quelques pages, vous voilà pris, soulevé comme sur une musique extra-terrestre, imperceptible aux oreilles et qui résonne directement dans l'âme, vous sentez les intuitions de je ne sais quoi encore d'interminé vous pénétrer... Les 150 pages ont passé, légères et parfumées, comme une vision de buveur de thé... Le souvenir s'élève alors, vous vous apercevez que vous possédez tout, que rien n'est oublié. La digestion spirituelle commence: examen, raison, comparaison analysent ce chyle délicat, et peu à peu vous vous l'êtes assimilé, sans effort, comme un aliment exquis.

— Mais, dites-vous, craignant l'éternelle réclame, — à vous en croire, ce serait un livre... idéal — idéal, en effet, d'origine. Du moins, soupçonnez-vous la parole de M. Nus? Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous entendez parler de lui, et il ne passe pas, n'est-ce pas? pour un charlatan. Eh bien, puisqu'il nie formellement la paternité de cette cosmogonie, puisque cette cosmogonie, vous dit-on, a été dictée par

les « Dualités » à trois mères de famille très peu versées dans l'occulte, en faisant l'éloge qui précède, nous ne faisons donc ni pour elles, ni pour l'auteur de la préface, seulement, le moindre bout de réclame.

Inventez maintenant, si bon vous semble, d'autres objections; mais. — si plutôt vous m'en voulez croire, — employez d'autre manière votre temps : lisez le livre.

G. POLTI.

NOUVELLES DIVERSES

THÉOSOPHIE

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS

La réunion générale du mois de février tenue le 25 a été des plus intéressantes. Une conférence sur le *cachet de la Société Théosophique* et une lecture sur le *Bouddhisme ésotérique* de Sinnett ont été faites devant un auditoire aussi nombreux que choisi.

.*.*

PRIÈRE THÉOSOPHIQUE

ENVOI

Divinité, Grand-Tout, Principe, Pure essence; Ame de la lumière et de l'immensité; toi, par qui tout se meut, tout respire, tout pense, et dont l'âge est soumis à ton éternité :

Fais, lorsque vers l'azur s'exhale ma prière, dans un élan fervent d'espérance et de foi, que subtile, en son vol transperçant la matière, elle s'élançe pure et monte jusqu'à toi !

PRIÈRE

Que ta volonté nous soit favorable, donne-nous la sagesse et de longs jours pour apprendre à te connaître et à t'aimer.

Verse la paix sur nos maisons et dans le cœur de nos enfants.

Donne-nous de la fortune assez pour en faire profiter les malheureux.

Pardonne-nous les fautes commises et fais-nous vivre sans péché.

Épargne-nous les maux d'ici-bas et dirige nos âmes vers ton éternelle clarté.

Une théosophe.

Expériences suivies d'Hypnotisme

Bien que je fasse des expériences nombreuses et très souvent répétées sur le déplacement à distance et sans contact d'objets inanimés, je ne néglige pas pour cela les phénomènes qui se rattachent à l'hypnotisme. Il n'est pas nécessaire pour endormir un sujet de tenir un objet brillant au-dessus de la racine du nez et à la hauteur du front. Cet effort que fait le sujet pour fixer l'objet est pour lui un véritable supplice. Il est d'autres moyens plus faciles avec lesquels on peut arriver au même résultat sans fatigue. Le soleil vient-il par hasard à tomber sur l'anse vernie d'un pot de terre placé sur une table ? Je fais fixer cette anse par un de mes sujets, et il s'endort. De même un bouchon de carafe posé sur un guéridon, le bouton de cuivre d'une porte éclairé par le soleil, le cuivre d'une casserole bien fourbie, le cadre doré d'un tableau. J'ai usé également avec un succès complet d'un autre expédient indiqué par M. de Rochas dans son ouvrage intitulé : *Les Forces non définies*. Je remplis d'eau un vase de porcelaine que j'expose en pleine lumière, et je fais fixer le brillant de l'eau par

trois de mes sensitifs. Cinq minutes sont à peine écoulées qu'ils sont endormis tous les trois. On a beau les pincer, on a beau leur faire respirer de l'ammoniaque, ils restent plongés dans le sommeil, il faut absolument leur souffler sur les yeux pour les réveiller. Tout objet brillant ou non, fixé, suffit pour endormir un sujet suffisamment sensitif, le contact prolongé pendant un certain espace de temps suffit pour provoquer le sommeil hypnotique ou magnétique. En appliquant les lois de la polarité humaine, on peut endormir ou réveiller une personne hypnotisable avec presque toute espèce d'objet. Un pied de biche, un pied de mouton, un morceau de brique, un bâton de soufre, un bâton de gomme-laque, un morceau de cire à cacheter, une baguette de coudrier, un œuf, etc., peuvent endormir ou réveiller. L'imposition des mains produit le même effet. Toute substance quelle qu'elle soit est douée d'une vertu magnétique plus ou moins appréciable. Les substances qui ont le plus d'action sont celles dont la vertu est le plus estimée. Qui leur donne cette vertu ? est-ce un fluide ? Je penche très fort pour l'hypothèse d'un fluide, mais je ne saurais me prononcer avec certitude. En admettant pour un instant ce fluide, il aurait une grande analogie avec ce que dans l'ancienne théorie on appelait le fluide électrique. En frottant un morceau de gomme laque avec de la laine, on a une peau de chat, on développe de l'électricité à la surface de la gomme-laque et on attire une balle de sureau suspendue à un fil de soie. La balle est attirée de même par la main d'une personne sensitive. Hier, un de mes sensitifs rien qu'en approchant sa main d'un moulinet de paille fixé sur une rondelle de liège, a réussi à le mettre en mouvement. Je lui ai mis ensuite entre les mains un bout de bougie bien frotté avec de la laine, il l'a approché du moulinet qui s'est aussitôt mis à tourner exactement comme lorsqu'il en avait approché sa main ouverte. Comme l'électricité, le fluide magnétique humain est capricieux, son action n'est pas constante, mais intermittente, et les dispositions atmosphériques, suivant qu'elles sont ou non favorables, influent sur lui. Par un temps doux, sec et beau, les objets inanimés se déplacent à distance et sans contact bien plus facilement que par

un temps froid et humide ou quand il tombe de la neige. Les objets inanimés obéissent aussi plus facilement à la parole. Il semble que le fluide magnétique soit plus abondant chez les sujets et qu'il soit plus aisé de se manifester, qu'il soit plus actif, plus vivant. S'il est difficile de se prononcer avec certitude pour l'existence d'un fluide magnétique, il serait également téméraire d'affirmer, dans l'état actuel de la science, sa non existence. On ne peut rien décider présentement,

Adhuc sub judice lis est.

Ce qui est le plus certain, ce dont on ne peut douter, c'est que les langues humaines sont pauvres, elles sont insuffisantes à expliquer, à exprimer d'une façon claire et précise ce qui dépasse le niveau intellectuel de l'homme.

Veillez agréer, Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETIER,

à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

(Revue spirite.)

L'ABBÉ ROCA

et les Principes de la Science et de la Civilisation Modernes

DEVANT LES CONGRÉGATIONS ROMAINES

Entre le Christianisme *ésotérique* et l'idéalité des temps nouveaux, la critique la plus sage découvre, de nos jours, une très intime parenté: la Civilisation présente se trouve être la Fille légitime du très Saint Evangile de Jésus-Christ. L'abbé Roca le démontre. Pour ce fait, Rome vient de le condamner. Il porte ce débat au tribunal de la conscience universelle pour que, bien informée, celle-ci se prononce en connaissance de cause. Ni la Chaire de Pierre, ni la véritable Eglise de Jésus-

Christ, *une, Sainte, Catholique et Apostolique*, ne sont pour rien dans cette triste affaire.

Voici dans quels termes l'abbé Roca vient de planter la question dans sa dernière lettre à Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Perpignan :

Monseigneur,

Le dernier numéro de la *Semaine Religieuse* du Diocèse de Perpignan (26 janvier 1889) porte l'exécution de votre menace : vous m'avez frappé de *suspense* publiquement, sans même attendre le résultat de mon recours au Pape, dont vous étiez pourtant bien informé.

Vous avez cru sans doute remplir un devoir. Je voudrais pouvoir vous en féliciter ; je ne puis que prier Dieu de vous tenir compte de votre intention, car, pour ce qui est du fait en lui-même, je le tiens pour déplorable et désastreux. Il va causer un scandale énorme aux yeux des rédacteurs et des lecteurs des *Nouvelles Revues*, où j'écris moi-même, et dans tous les milieux scientifiques où je ne suis pas un inconnu, où l'on travaille comme moi à rétablir l'accord entre la *Religion* et la *Science*, en découvrant ce qui se cachait providentiellement de vérités divines, *physiologiques* et *sociales*, sous la lettre canonique de nos Saints Livres, de nos Dogmes, de nos Symboles, de nos Sacrements et de nos Rituels.

Que faire maintenant ? Ah ! l'épreuve est terrible, et notre tâche vient d'être rendue très délicate et fort difficile ! Réussirai-je à faire entendre raison à mes amis, à les persuader que cette malencontreuse condamnation n'atteint pas notre enseignement, qu'elle ne garde en rien le Christianisme *transcendental*, dont le fonds éternel se dévoile à notre époque et que de pareils arrêts ne portent pas plus contre nos écrits, que ne portent, contre les découvertes de la Science positive, les décrets de ces mêmes Congrégations romaines, quand elles contraignaient Copernic, Galilée, Bacon, Malebranche, Newton, Leibniz, Descartes, tous les Pères de la Civilisation moderne, à s'incliner sous leur férule et à signer des rétractations de la force, par exemple,

de celle-ci : « Moi, Galilée, dans la 69^e année de mon âge, ayant devant les yeux le Saint Evangile que je touche de ma main, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la Terre ». L'hérésie du mouvement de la Terre !

Cette Terre cessera-t-elle de tourner pour leur donner raison ? — Non, non, Monseigneur, pas plus que ne s'arrêtera la radieuse évolution dont nous signalons aujourd'hui la loi positive et les phénomènes religieux et sociaux.

Les Prophéties s'accompliront toutes, ne vous en déplaît, Monseigneur ; les Normes de la vie universelle dont nos Dogmes sont l'expression parabolique, suivront leur cours, la Civilisation nouvelle aboutira pleinement, le Saint Evangile triomphera dans toute sa beauté, le Christ régnera spirituellement sur tous les peuples régénérés, et la Famille humaine se groupera tout entière dans le *Bercail unique* promis à la Terre par le Rédempteur-Libérateur de notre race.

Les Congrégations romaines se trompaient évidemment quand elles poursuivaient de leurs anathèmes les initiateurs du nouvel Ordre de choses. On le reconnaît aujourd'hui ; on en convient dans Rome même, puisqu'on y laisse le Père Secchi parler, sans qu'on l'inquiète, comme parlait Galilée en 1633, en encourageant les rigueurs de l'Inquisition.

Comment se peut-il qu'après tant d'expériences, toutes si lamentables, on recommence le même jeu, dans ces mêmes Congrégations, contre les *Nouvelles Sciences*, alors pourtant que celles-ci, non moins expérimentales sur le plan moral que ne l'étaient les premières sur le plan physique, sont appelées visiblement à glorifier notre Dogme et à le transfigurer, en le faisant passer de la *lettre qui tue* à l'*esprit qui vivifie*, et de la forme mystique à la forme rationnelle ?

Mon Dieu, mon Dieu ! ce qui me désole, ce n'est pas le préjudice qu'on a voulu me causer : c'est le mal immense, incalculable, qui peut en résulter pour la véritable Église de Jésus-Christ, *Une, Sainte, Catholique et Apostolique*. Il est vrai que cette Église est garantie par des promesses indéfectibles. Il n'y a donc pas à trembler

pour elle ! Mais faudra-t-il, désormais, Seigneur Dieu ! que pour servir fidèlement la Sainte Institution des Apôtres, nous nous retournions, tous, contre l'Institution romaine, qui s'est *juxtaposée*, pour ne pas dire *superposée*, à l'œuvre sainte du Rédempteur ?... On nous pousse à cette douloureuse extrémité, et j'en suis navré !

« L'Église catholique romaine, comme l'indique sa double qualification, englobe deux institutions différentes : le catholicisme et le romanisme, l'idée évangélique et l'idée cléricale, le christianisme et l'Ultramontanisme, le Pontificat Spirituel et la Papauté temporelle. Le romanisme enveloppe le catholicisme, le ronge, l'épuise, le déshonore, et le stérilise, comme le lierre parasite recouvre un arbre, l'enlace et l'étouffe en lui dérobant sa sève nourricière. » (*Le Christ et le Pape à la Démocratie*, p. 10.)

C'est pour n'avoir pas fait cette distinction que Phocius, Luther, Calvin, Lamennais et tant d'autres se séparèrent de Rome. Et c'est pour la même raison que s'est produite, de nos jours, la grande apostasie qui va jetant de plus en plus hors de nos temples les peuples latins eux-mêmes, sans excepter la France, cette fille aînée de l'Église que nos premiers évêques saluaient du nom de *soldat du Christ et de Foudre de Dieu: Miles Christi, Fulmen Dei!*

Nous ne donnerons pas dans cette erreur, nous, Monseigneur. Nous ne nous séparerons pas de vous, ni des autres successeurs des Apôtres. Je l'affirmais naguère à Léon XIII, en ce qui me concerne : « Quoi qu'on fasse, Très Saint-Père, et quelle que soit contre moi l'issue de cette déplorable affaire, je donne l'assurance à Votre Sainteté que rien au monde ne me détachera de la Chaire de Pierre, ni du sein de l'Église qui fut marquée des quatre notes indélébiles de Nicée. Avec la grâce de Dieu, je resterai pour le temps et pour l'éternité, ce que firent, du plus indigne des rachetés, les deux sacrements de Baptême et d'Ordre, je veux dire, un membre vivant du Corps social du Christ et un ministre ou serviteur dévoué de ce même Corps, qui est l'Humanité régénérée. »

Je disais au Pontife dans la même lettre : « Je crois de toute mon âme, Très Saint-Père, à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, mais seulement quand il parle *ex cathedra*, dans les conditions nettement fixées, et sur les matières exactement déterminées par le Memorandum des Evêques Suisses et par le savant ouvrage de Mgr Fessler, secrétaire général du dernier Concile, traitant de la vraie et de la fausse infaillibilité des papes. »

Et j'ajoutais ceci : « Je demeure persuadé, Très Saint-Père, que dans mon cas particulier le Pontife spirituel n'est pas moins étranger aux persécutions dont je suis l'objet, que ne l'a toujours été la Chaire infaillible de Pierre, dans toutes les condamnations dont furent frappés, le long des âges, tant de savants et tant de saints. »

Et à vous-même, Monseigneur, j'avais l'honneur de déclarer par écrit, il y a peu de jours, « que je ne cesserais jamais de faire profession ouverte de la fidélité la plus absolue aux *Principes* sacrés de la *Foi traditionnelle*, tels qu'ils sont contenus dans nos trois Symboles catholiques, et tels qu'ils sont définis *canoniquement* dans nos dix-huit Conciles œcuméniques. »

Je prie tous les théologiens de France et de Navarre, joints à ceux des congrégations romaines, de m'expliquer comment on a pu condamner un prêtre qui marche à la lumière immarcessible de ces *principes*. Pourtant, il serait très facile d'en donner la raison. Elle est si simple que toute âme droite la trouvera, sans que j'aie besoin d'en dire davantage. Si les docteurs et les scribes de l'ultramontanisme ne la divulguent pas, cette raison, c'est qu'elle est inavouable. N'importe ! tout le monde la comprendra.

Monseigneur, j'avais eu l'honneur de prévenir Votre Grandeur que si vous frappiez, vous me mettriez dans l'obligation de défendre, non pas certes ma misérable personne dont je fais très peu de cas, mais les Principes éternels du pur Christianisme, et que, pour cela, j'aurais à faire des révélations foudroyantes. Est-ce que Votre Grandeur en aurait douté ? Auriez-vous pris mes paroles pour un ridicule essai d'intimidation ? Peut-être aurais-je dû être plus explicite, vous dire, par exemple, à quelles sources d'information j'ai puisé dans bien des biblio-

thèques publiques et privées, particulièrement dans celles d'Espagne, cette terre classique du fanatisme, et surtout dans la plus précieuse de toutes, la fameuse *Colombina* de la Cathédrale de Séville, dont j'ai si longtemps secoué les vieilles poussières.

Peut-être aussi aurais-je dû vous informer que je n'ignore pas les actes du *Concilium quorundam Episcoporum, Bononiæ congregatum, quad de ratione stabilienâ romanæ ecclesiæ Julio III Pont. Max. datum est.*

Longtemps on s'était flatté de l'espoir d'avoir fait disparaître de partout toute trace de ces étranges délibérations. Il n'en est rien. Ces pièces, exhumées par le bibliographe Antoine-Alexandre Barbier, furent publiées par Joh. Wolphius, plus tard par Liorente, dans ses *Monumenta*, et, dans son n° de janvier 1829 *la Revue des Archives du Christianisme* en reproduisit quelques extraits. Enfin, en 1870, une copie complète en fut remise à mon vénérable ami le P. Gratry, je sais par qui et dans quel but. Terrifié par cette révélation, le célèbre Oratorien manqua de courage dans cette circonstance; mais ce courage, Monseigneur, d'autres l'auront, s'il le faut, pour la plus grande gloire de N.-S. et Maître Jésus-Christ, et pour le triomphe de son *Corps social*, la très sainte-Eglise catholique universelle, intégrale, autant vaut dire l'Humanité nouvelle.

Il est temps que le Jugement se fasse, et vous savez, Monseigneur, que d'après les prévisions mêmes de saint Pierre, ce Jugement commencera par la Maison de Dieu, — *Tempus est ut incipiat Judicium a domo Dei.* (I Petr. IV, 17).

Je prie Votre Grandeur, Monseigneur, d'agréer les hommages qui sont dus, quand même, à votre auguste personne, comme évêque, tel quel, de la Sainte Eglise de Jésus-Christ.

L'ab. ROCA,

Château de Pollestres, près Perpignan,
le 5 février 1889.

LIVRES REÇUS A L'INITIATION

La *Complainte humaine*, par JEAN THOREL. — Paris, Léon Vanier (in-18, prix 3 fr.).

Cette œuvre vraiment remarquable mérite un long compte rendu que nous donnerons dans notre prochain numéro.

La *Mort du Vieillard*, par P. REDONNEL (poésie). — Brasseur, éditeur, 9, Galerie de l'Odéon (o fr. 75.)

*
* *

UN NOUVEAU JEU PHILOSOPHIQUE

Signalons avec plaisir l'apparition d'un nouveau jeu basé sur des principes philosophiques, le *jeu des Renards*, par HENRI ISSANCOU, 9, rue Guy-de-la-Brosse, Paris. — Un traité d'une remarquable érudition accompagne ce jeu. (Prix franco du tout : 1 fr. 50.)

PÉRIODIQUES REÇUS A L'INITIATION

PHILOSOPHIE

La *Religion Laïque*. 3, rue Mercœur, Nantes. — Abonnement : 3 francs par an.

Philosophie générale des étudiants Swédenborgiens libres. Trimestrielle. M. LECOMTE, à Noisy-le-Sec. — Abonnement : 4 francs.

Le Devoir. Revue des questions sociales, à Guise (Aisne). — Abonnement : 10 francs.

Les Sciences mystérieuses, 17, rue des Fabriques. Bruxelles.

Le Lotus, 22, r. de la Tour-d'Auvergne. Mensuel. — Abon.: 12 fr.

Le Magicien. Directrice : M^{me} LOUIS MOND, 14, rue Terme, Lyon.

Revue théurgique, dirigée par le zouave JACOB.

THÉOSOPHIE

L'Aurore. Sous la direction de LADY CAITHNESS, duchesse de Pomar, présidente de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident. Mensuel, 58, rue Saint-André-des-Arts. — Abonnement : 15 fr.

Le Lucifer. Dirigé par M^{me} BLAVATSKY et MABEL COLLINS. Texte anglais. Mensuel. Londres, 15, Duke Street Adelphi.

The Theosophist. La plus ancienne et la plus importante des Revues théosophiques. Texte anglais. Adyar (Madras). Indes Anglaises. — Abonnement : 25 francs.

Le Sphinx. à Leipsig (Allemagne). Texte allemand. Directeur : HÜBBE SCHLEIDEN.

FRANC - MAÇONNERIE

La Chaîne d'Union de Paris. Journal de la Maçonnerie universelle. 24^e année, novembre 1888. (Recommandée.)

Bulletin Maçonnique de la Grande Loge symbolique Ecossaise. Paris, rue Monge, 29. — France : un an : 6 fr.

La Truelle. Paris, 17, passage Saulnier. — Un an : 12 fr.

Le Monde Maçonique, 32, rue Perronnet (Neuilly). — Abonnement : 12 francs par an.

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme. Directeur : H. DURVILLE, 23, rue St-Merri, Paris.

Le Magnétisme, revue générale par DONATO.

La Chaîne Magnétique. Directeur : L. AUFFINGER, 15, rue du Four-St-Germain, Paris.

SPIRITISME

La Revue Spirite, journal d'études psychologiques (bi-mensuel), 1, rue Chabanaïs. — Abonnement : 10 fr.

Le Spiritisme (bi-mensuel), 39, passage Choiseul. — Abonnement : 5 francs.

La Lumière. Directrice : M^{me} LUCIE GRANGE, 35, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil. — Abonnement : 7 francs.

La Vie posthume, 27, rue Thiers (Marseille). — Abonnement : 6 francs.

Moniteur Spirite et Magnétique (mensuel), 71, rue Bosquet-Saint-Gilles, Bruxelles. — 2 fr. 50 par an.

Lux, 142, casilla Postale, Roma. — 15 fr. par an.

La Ilustracion Espirita. Directeurs : REFUGIO I GONZALEZ, 4, Calle-de-Leandro-Valle, Madrid. Mensuel. — 0 fr. 50 le numéro.

LITTÉRATURE

La Revue de Famille, publication bi-mensuelle. Directeur : JULES SIMON. — Administrateur : TONY BOREL. — Abonnement : 40 fr. par an. Editée par E. TESTARD ET C^{ie}, 10, rue de Condé, Paris. — Superbe publication grand in-8 (Recommandée).

La Tribune Populaire. 57, rue Lepic, Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.

La Revue Française, organe mensuel des concours poétiques du Midi. Agen, 6, rue Puits-du-Saumon. — Abonnement : 10 fr.

Le Mirliton. Directeur : ARISTIDE BRUANT, 84, boulevard Rochechouart, Paris. — Hebdomadaire, 10 francs par an.

Bulletin des Sommaires. Indispensable à tout écrivain et à tout lecteur sérieux. 44, rue Beaunier, Paris. — Envoi gratuit sur demande par carte postale.

Le Panthéon du Mérite. 9, rue Guy-de-la-Brosse. Paris. Bi-Mensuel. Directeur : H. Issanchou.

Le Gérant : ENCAUSSE.

PARTIE LITTÉRAIRE

PROSE	PAGES		PAGES
<i>A Brûler</i> , par JULES LERMINA	71-160	<i>La gloire du Pêché</i> , par EDMOND BAILLY	79
<i>La Maison hantée</i> , par MANOËL DE GRANDFORT	267	<i>Le Fakir</i> , par ROBERT DE VILLEHERVÉ	158
		<i>La Victoire</i> , par EDMOND FAZY	178
POÉSIE		<i>La Cause</i> , par M ^r ROGER DE NESLES	178
<i>Pour un Baptême</i> , par G. CAMINADE	78	<i>Incantation</i> , par CH. DUBOURG	271

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

	PAGES		PAGES
BARLET	219	HENRY (Ch.)	181
BAILLY	79	LERMINA	71-160
CAILLIÉ (RENÉ)	49	NUS (E.)	273
CAMINADE	78	PAPUS	34-193
DECROIX	142	PELLETIER	185-277
DUBOURG (Ch.)	271	POLTI	17
ELY STAR	130	ROCA (l'Abbé)	279
FAZY	178	ROGER DE NESLES (M ^r)	178
GAITA (STANISLAS DE)	200	ROUXEL	85-103-260
GARY	17	VILLEHERVÉ (de la)	158
GIRAUD	59	WEBER (LOUIS)	1-146-253
GRANDFORT (MANOËL DE)	267		

